

Le Courrier du Mémorial



Bulletin de Liaison des Amis du Mémorial de l'Alsace-Moselle

N° 18 / Novembre 2011

SOMMAIRE

- 1 | Éditorial
- 2-3 | Les rendez-vous de l'AMAM
- 4-5 | À lire...
- 6-7 | Réminiscences autour du 11 novembre
- 8-9 | La page du Mémorial
- 10-19 | Dossier : Résistance des Alsaciens et Mosellans
- 10-11 | Le voyageur de la Toussaint
- 12-13 | Mon parrain, Bernard Metz
- 14-15 | Infirmière dans la Brigade Alsace-Lorraine
- 16 | Bernard Metz-Pierre Bockel : une amitié
- 17-19 | Mathilde Brini
- 20 | Morceaux choisis de Françoise Metz
- I-IV | Fiche pédagogique : La Résistance des Alsaciens et Mosellans

« Que la victoire demeure avec ceux qui auront fait la guerre sans l'aimer ! » >> André Malraux, *Les noyers de l'Altenburg*

Que faire quand votre pays devient l'otage d'un système totalitaire qui traque sans pitié tout ce qui ne s'aligne pas sur son idéologie criminelle, qui menace, terrorise, pille, spolie, rançonne, proscriit, déporte, torture, assassine, embrigade la jeunesse et incorpore de force quelque 140 000 concitoyens ?

Hurler avec les loups, par cynisme, par intérêt, par conviction idéologique parfois ?

Quelques-uns l'ont tenté, ils sont aujourd'hui dans les poubelles de l'Histoire dont certains s'efforcent parfois de les sortir.

Attendre, plier l'échine, traverser l'épreuve en essayant d'éviter les compromissions ? Ce fut le choix du plus grand nombre.

Résister, toujours au péril de sa vie, recourir à la violence même si on déteste la guerre ? Certains ont vu là leur devoir, pour la liberté, pour la patrie, pour les droits de l'homme, pour l'humanisme.

Bernard Metz était de ceux-là. Nous lui avons consacré le dossier du précédent numéro de notre revue. Les messages reçus à cette occasion montrent que loin d'être oubliés, les anciens de la Brigade Alsace-Lorraine suscitent toujours respect et admiration dans les cœurs des Alsaciens-Mosellans, et même chez les plus jeunes tant il est vrai que les survivants ont témoigné dans les écoles.

Aussi avons-nous décidé de prolonger le dossier de Bernard Metz par ces nouvelles contributions.

Nous lui associons dans le même hommage une grande dame de la Résistance qui, elle aussi, vient de nous quitter en avril dernier. Mathilde Brini, née Fritz, faisait partie de ces jeunes étudiantes repliées avec l'Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand et arrêtées lors de la grande rafle de novembre 1943 en même temps que le professeur Kirmann dont elle était le chef de travaux.

Elle devint le matricule 27407 à Ravensbrück, puis le 51853 au camp de Zwodau jusqu'à sa libération le 7 mai 1945.

Comme Bernard Metz, elle continua une brillante carrière universitaire. Les deux anciens résistants se sont souvent croisés devant le jeune public des lycées et des collèges.

Témoins infatigables, ils ont fait leur le cri d'Albert Camus inscrit sur le Mémorial de la Résistance à Besançon : « *Qui répondrait en ce monde à la terrible obstination du crime, si ce n'est l'obstination du témoignage ?* » ■

Marcel Spisser, 19 octobre 2011

À NE PAS MANQUER :
Dimanche 20 mai 2012,
Grand rallye de l'AMAM

Rencontre
des Mémoires

DEUXIÈME RENCONTRE DES MÉMOIRES
du 13 au 15 novembre 2012 à Strasbourg
sur le thème "Mémoire et Réconciliations"

Les rendez-vous de l'AMAM

Les cafés d'histoire ...

À Mulhouse : La saison 2011-2012

► LE 13 SEPTEMBRE 2011 : YÉMEN, RÉVOLUTIONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI.

Par Eric Vallet, Maître de conférences à l'Université de PARIS 1 – Sorbonne.

Pays de montagnes situé au sud de l'Arabie, le Yémen connaît aujourd'hui, comme bien d'autres contrées de la région, des bouleversements politiques majeurs, résultant de l'entrée sur la scène politique d'une nouvelle génération. La crise politique actuelle est cependant un révélateur d'autres révolutions plus silencieuses, qui affectent en profondeur la société et la culture de ce pays. Elle est aussi l'écho plus lointain d'autres soubresauts que connut le Yémen au cours du XX^e siècle et dont l'histoire éclaire les transformations en cours.

► LE 22 NOVEMBRE 2011 : LE TRAIN, UNE PASSION ALSACIENNE.

Par Nicolas Stoskopf, Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Haute Alsace (UHA) où il dirige le Centre de recherche sur les économies, les sociétés, les arts et les techniques (CRESAT). Il dirige également à Mulhouse le Pôle documentaire de la Fonderie.

Ce café d'histoire invite à un voyage dans l'histoire du chemin de fer en Alsace, depuis l'ouverture de la première ligne entre Mulhouse et Thann en 1839 jusqu'à l'inauguration du TGV Rhin-Rhône en décembre 2011. A chaque arrêt du train, une histoire : la construction d'une ligne, l'invention d'une machine, la contribution d'une entreprise, le passé d'un édifice remarquable, mais aussi les déceptions, les échecs et les drames... Chemin faisant, l'apport de l'Alsace à l'histoire du chemin de fer, à ses technologies, au patrimoine ferroviaire, sera mis en valeur.

► LE 6 DÉCEMBRE 2011 : LA CONSTITUTION DE L'ALSACE-LORRAINE DE 1911.

Par Jean-Marie Wœhring, président de l'Institut du Droit local alsacien-mosellan.

Il y a 100 ans, la Constitution de 1911 a donné à l'Alsace-Lorraine un vrai Parlement régional avec une 2^e chambre élue démocratiquement, mais elle n'a pas donné à l'Alsace-Lorraine l'autonomie souhaitée par la majorité de ses habitants et n'a pas constitué la base d'une réconciliation franco-allemande espérée dans notre région. Malgré ses imperfections et sa courte application, elle est devenue une référence emblématique qui a accompagné jusqu'à aujourd'hui les débats et les projets concernant l'organisation institutionnelle de l'Alsace.

► LE 17 JANVIER 2012 : QUE DISENT LES ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES DES ALSACIENS ?

Par Richard Kleinschmager, professeur de géographie et de géopolitique à l'Université de Strasbourg.

Depuis 1965, huit élections présidentielles ont rythmé la vie nationale. Les Alsaciens se sont plus ou moins singularisés. Quand ? Comment ? Pourquoi ?

► EN FÉVRIER, DATE À DÉTERMINER : LE GAULEITER WAGNER, BOURREAU DE L'ALSACE.

Par Jean-Laurent Vonau, professeur émérite à l'Université de Strasbourg, vice-président du Conseil général du Bas-Rhin.

Nazi de la première heure et serviteur zélé d'Hitler, le Gauleiter Wagner exerça un pouvoir sans partage avec un raffinement cruel et un soin méticuleux, poussant l'idéologie national-socialiste à son paroxysme.

► LE 10 MAI 2012 : LA TRAITE NÉGRIFIÈRE TRANSATLANTIQUE ET LA QUESTION DES RÉPARATIONS.

Par Aggée Célestin Lomo Myazhiom : historien et anthropologue, maître de conférences à l'Université de Strasbourg, maître-assistant à l'Université de Dschang (Cameroun) et Bassidiky Coulibaly, docteur en philosophie, essayiste.

La traite négrière vue par les victimes.

Retour sur un café exceptionnel au Mémorial de l'Alsace-Moselle à Schirmeck le 11 juin 2011 sur le thème : Tambov.



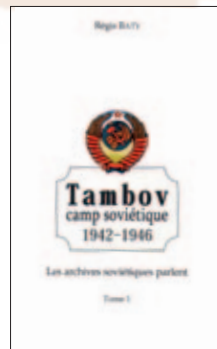
Les intervenants du Café Tambov

Affluence des grands jours au Mémorial ce 11 juin 2011 pour un café consacré à Tambov. Il est vrai qu'il y avait des intervenants hors pair : Emile Roegel, Alphonse Troestler, Jean-Laurent Vonau... Plus jeune, moins connu, nouvellement installé dans la région, Régis Baty a séduit l'auditoire.

Chercheur associé auprès de l'Institut d'Histoire Sociale des Hauts-de-Seine, Régis Baty a vécu en Union soviétique et en Russie ; germanophone et russophone, il se passionne pour le destin des prisonniers de guerre français en URSS. Il est l'auteur d'une thèse d'histoire contemporaine sur la valeur documentaire des archives soviétiques concernant les Français internés en URSS entre 1940 et 1945.



Le public du Café Tambov



Il vient de publier *Tambov, camp soviétique 1942-1946*. Les archives soviétiques parlent¹.

L'ouvrage s'attache à faire connaître les modes de fonctionnement du camp de « Rada-Tambov » en le situant par rapport au contexte général de l'internement en Union soviétique.

Selon les principes chers à Marc Bloch, Régis Baty présente les difficultés auxquelles se heurte tout analyste des fichiers soviétiques et il défend l'idée que le camp de Tambov n'était pas un camp hors norme, absolument particulier et différent des autres camps soviétiques de l'époque. ■

1 - L'ouvrage est en vente au Mémorial de l'Alsace-Moselle à Schirmeck, ou directement chez l'auteur : Régis Baty, BP 70108 67003 Strasbourg Cedex (Prix : 20 € + 3 € de frais de port).

Le Mémorial, lieu de rencontres internationales.

UNE RENCONTRE FRANCO-GERMANO-GRÉCO-TURQUE.

Corine Defrance, professeur d'université à Paris et Ulrich Pfeil, son homologue allemand, viennent de publier *Deutsch-Französische Geschichte, 1945 bis 1963* (WBG, Darmstadt).



Le livre, très apprécié dans les milieux universitaires allemands, va paraître en version française dans quelques semaines. Nous organiserons un café d'histoire à cette occasion.

Corine Defrance, devenue spécialiste de l'histoire de la réconciliation franco-allemande, travaille actuellement avec Anne Couderc, maître de conférences à Paris 1 et directrice d'études à l'École française d'Athènes ; leur thème de recherche : la réconciliation gréco-turque.

Ensemble elles dirigent depuis trois ans un séminaire annuel de formation doctorale franco-germano-gréco-turc intitulé « le rôle des sociétés civiles dans le processus de rapprochement et de réconciliation ».

La troisième session : « Vivre avec l'autre après le conflit » s'est tenue du 12 au 24 septembre 2011 à l'Université de Mayence. L'ensemble des participants a tenu à se déplacer au Mémorial de l'Alsace-Moselle à Schirmeck pour y étudier les traces de la terreur national-socialiste et essayer de comprendre pourquoi et comment une réconciliation a pourtant été possible.

Malgré la « faiblesse » de la partie « réconciliation » (une raison supplémentaire pour encourager le projet d'extension de cet espace), tous ont été impressionnés par la qualité et la richesse du parcours muséographique. Ils reviendront... En attendant, ils préparent une publication sur la question de l'indemnisation des Malgré-nous dans les années 1970. A suivre... ■

Les responsables de la Maison de la Conférence de Wannsee de passage au Mémorial : vers une future collaboration pédagogique entre ces deux lieux de mémoire ?

Le 20 janvier 2012, cela fera soixante dix ans qu'une réunion de travail s'est tenue dans une magnifique villa au bord du lac de Wannsee à Berlin.



La Maison de la Conférence de Wannsee

Le compte-rendu écrit nous est parvenu ; il a été qualifié par les historiens de « document susceptible d'être le plus ignoble de toute l'histoire ».

Tout en dégustant des petits fours, du café et des boissons alcoolisées, une quinzaine de dignitaires nazis dont Reinhard Heydrich, y mirent au point la façon de déporter et d'exterminer la totalité des Juifs européens ; c'est là que fut pensée « la solution finale de la question juive ».

En 1992, à l'occasion du 50ème anniversaire de la Conférence a été inaugurée dans cette

même villa la « Gedenk - und Bildungsstätte der Wannsee Konferenz » (le lieu de mémoire et d'apprentissage historique de la conférence de Wannsee). Le succès de ce lieu de mémoire fut immédiat avec une fréquentation dépassant les 100 000 personnes par an. Bien plus de la moitié des visiteurs viennent de l'étranger ; beaucoup d'entre eux réalisent un travail pédagogique (groupes de recherches et organisation de séminaires). Une bibliothèque publique collecte toute la littérature sur le sujet ; une exposition permanente présente documents et photos qui informent sur les victimes et les bourreaux, sur la déportation et l'extermination.

Le docteur Norbert Kampe, directeur de la Maison de la Conférence de Wannsee et sa responsable pédagogique, la politologue Lore Kleiber ont passé la semaine du 3 au 8 octobre en Alsace où ils ont animé à Sélestat, à l'initiative du Centre International d'Initiation aux Droits de l'Homme (CIDH) et de l'Association des Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (AFMD) un intéressant colloque sur les génocides. Ils ont passé la journée du 5 octobre au Mémorial de l'Alsace-Moselle à Schirmeck. Nous avons ainsi pu jeter les bases d'un travail pédagogique commun entre les deux lieux de mémoire. Affaire à suivre... ■

Le Mémorial, lieu de rencontre des classes Abi-Bac ?

L'Abi-Bac fut créé par l'accord de Mulhouse signé en 1994 par François Bayrou, ministre de l'Éducation nationale et par son homologue allemand Oskar Lafontaine. Cet accord prévoit la délivrance simultanée du baccalauréat français et de l'Abitur allemand. C'est incontestablement le joyau de tout ce qui a été réalisé dans le domaine de l'éducation entre la France et l'Allemagne.

La filière n'est certes pas facile puisque les candidats doivent passer l'épreuve d'histoire-géographie en langue allemande et subir en outre une épreuve écrite de littérature allemande...

Les classes Abi-Bac sont disséminées dans toute la France (Paris, Bordeaux, Rennes, Lyon, Toulouse, Metz...), mais c'est l'Alsace qui en possède le plus grand nombre : Bischheim (Marc Bloch), Saverne, Wissembourg, Haguenau, Strasbourg (Pontonniers - Jean Monnet - St Etienne), Sélestat, Colmar (Bartholdi), Guebwiller, Mulhouse (Lambert), St Louis...

Les textes fondateurs prévoient que chaque lycée français travaille avec un lycée partenaire allemand et que des rencontres périodiques doivent avoir lieu entre les lycées.

A plusieurs reprises, ces rencontres se sont déroulées au Mémorial de l'Alsace-Moselle à Schirmeck.

Le Luisen-Gymnasium de Düsseldorf, le Geschwister-Scholl Gymnasium de Ludwigshafen ont rencontré leurs partenaires des lycées Jean Monnet de Strasbourg et Marc Bloch de Bischheim. L'idée fait peu à peu son chemin chez nos amis allemands que, situé aux confins des deux pays, le Mémorial de l'Alsace-Moselle pourrait devenir le lieu de rencontre des sections Abi-Bac... si toutefois les structures d'accueil (salles de travail, cafétéria et lieux d'hébergement) pouvaient s'améliorer...

À lire... à lire... à lire... à

Du nouveau sur le siège de Strasbourg de 1870.



Un document inédit vient d'être découvert sur le siège et les bombardements de Strasbourg en 1870 : le Journal d'Ernest Frantz. Il a été publié aux éditions Stanislas de Nancy par Marie-Claire Vitoux, maître de conférences à l'Université de Haute Alsace (UHA), Aline Bouche et David Bourgeois, archivistes. Marie-Claire Vitoux nous a accordé une interview exclusive.

VOUS PUBLIEZ À L'OCCASION DU 140ÈME ANNIVERSAIRE DU TRAITÉ DE FRANCFORT UN JOURNAL DU SIÈGE DE STRASBOURG TENU PAR UN CERTAIN ERNEST FRANTZ ?

Quand la décision de publier le texte a été prise, aucun des trois co-éditeurs ne savait quel était l'auteur ! Ce sont les patientes recherches des deux jeunes archivistes, David Bourgeois et Aline Bouche, qui ont permis d'une part de mettre fin à son anonymat et d'autre part, de rassembler les éléments biographiques essentiels.

Mais c'est justement sa qualité « d'homme de la rue », d'Alsacien lambda qui fait d'Ernest Frantz un témoin intéressant. Partial (il est républicain), engagé, il enregistre avec précision l'état d'esprit de la ville et ses fluctuations ainsi que le jeu des acteurs politiques et militaires : le témoignage de ce « monsieur tout le monde » est particulièrement intéressant.

FRANTZ A-T-IL RETRAVAILLÉ SON JOURNAL ?

Absolument ! Nous avons établi qu'avant de s'exiler à Besançon à l'automne 1872, il reprend les notes rédigées durant le siège. Il les met au propre, il les complète par des informations tirées d'ouvrages publiés depuis la fin de la

guerre (il établit ainsi scrupuleusement la liste des livres remarquables détruits dans l'incendie de la bibliothèque ; il localise les maisons détruites par les différents bombardements, etc.) ; il ajoute des photos, des reproductions de textes officiels, des poèmes etc. enfin, il rassemble tout cela dans un livre unique. Tout se passe comme si, après avoir pris une décision qui oriente définitivement sa vie (il ne reviendra pas vivre dans sa province natale), il mettait au propre sa vie antérieure afin de mieux la clôturer.

VOUS DIRIEZ DONC QUE C'EST UN DOCUMENT HISTORIQUE DE PREMIÈRE IMPORTANCE ?

Avant d'être un formidable document historique, ce texte est d'abord un plaisir de lecture ! Écrit littéralement dans le feu de l'action, il exprime toute la gamme de sentiments qui agitent l'auteur : la colère contre « l'homme du 2 décembre » (ses imprécations contre le régime impérial sont superbes !) et le mépris envers l'incompétence infatuée des officiers de l'armée. Il tonne contre les poltrons qui « s'encavent » pendant la durée du siège et le bombardement ; il pleure les blessés, les mutilés et les morts ; il s'indigne de la destruction de la bibliothèque de Strasbourg et des dégâts systématiques infligés à la cathédrale. Ernest Frantz a le sens de la formule qui fait mouche, son écriture est percutante.

Par ailleurs, oui, c'est aussi un document historique de première qualité : la lucidité de Frantz lui permet de mesurer pleinement ce qui se joue alors.

JUSTEMENT, QU'EST-CE QUI SE JOUE À STRASBOURG DURANT L'ÉTÉ 1870 ?

Le siège de Strasbourg, on le sait, se termine par l'installation du gouvernement impérial allemand dans la ville qu'il a choisie pour être la capitale de la province annexée : l'Alsace n'est pas seulement occupée militairement, elle est annexée. Elle devient allemande dès la fin septembre 1870 et ce pour près de cinquante ans.

L'annexion immédiate de la province à l'Allemagne fait échouer les premiers contacts effectués par le Gouvernement provisoire pour signer la paix : elle prolonge donc dramatiquement la guerre car les Républicains, dont le patriotisme a été forgé depuis 1792, n'acceptent pas l'amputation du territoire.

Le traumatisme, même légalisé par le traité de Francfort, est d'ailleurs au cœur de la définition républicaine de la nation telle



Les 3 co-éditeurs : Aline Bouche, Claire Vitoux et David Bourgeois

qu'elle est théorisée par Ernest Renan dans sa célèbre conférence de 1882.

ET EN ALSACE, COMMENT LE SIÈGE MODIFIE-T-IL LES RAPPORTS ENTRE ALLEMANDS ET ALSACIENS ?

Le siège et le bombardement de Strasbourg provoquent une mutation radicale des rapports entre Alsaciens et Allemands. De voisins et de cousins, les Allemands deviennent les envahisseurs. La communauté de langue et de culture, les liens familiaux, le passé partagé sont brutalement remplacés par la domination imposée : ce choc mettra plus d'une génération pour s'estomper, sans jamais disparaître.

Plus grave peut-être, l'Allemand devient le barbare, celui qui bombarde systématiquement la cathédrale, celui qui détruit les monuments de l'esprit accumulés dans la bibliothèque, celui qui « incorpore de force » les civils dans son armée, celui qui fait de la terreur infligée aux civils une manière comme une autre de faire la guerre : Frantz nous permet d'appréhender la « brutalisation » de la Grande guerre comme de la Seconde guerre mondiale.

QUELQUES MOTS SUR LE CAHIER PHOTOGRAPHIQUE ?

Frantz incorpore des photos des ruines de la ville prises par Charles Winter : nous avons choisi de les mettre en fin d'ouvrage comme l'avait fait Frantz. Dans le cahier central, nous avons fait une sélection dans la riche iconographie qui a suivi le traumatisme de 1870 : les premières illustrations permettent de présenter Strasbourg avant et pendant le siège ; une autre série traite de la guerre elle-même et le cahier se termine par les conséquences de la guerre : le tableau de Meissonier et ceux de Gustave Doré précèdent « Elle attend » de Jean-Jacques Henner. ■

lire... à lire... à lire... à lire...

Le « Vonau nouveau » est dans toutes les librairies.



Après *Le procès de Bordeaux et L'épuration en Alsace*, Jean-Laurent Vonau, vice-président du Conseil général du Bas-Rhin, spécialiste de l'histoire du droit et professeur émérite à l'Université de Strasbourg, vient de publier *Le Gauleiter Wagner, le bourreau de l'Alsace* aux éditions de la Nuée Bleue, 2011.

Passionné de mémoire et de patrimoine, il nous trace le portrait d'un nazi fanatique, véritable incarnation du mal. Hitler voulait germaniser et nazifier l'Alsace en dix ans, Wagner s'est engagé à atteindre ces objectifs en cinq ans !

Il laisse un bilan effrayant : après l'annexion de fait de la province au Reich, il fait procéder à l'embrigadement des jeunes garçons et filles dans des organisations paramilitaires et le Reichsarbeitsdienst (RAD), décrète, en 1942, l'incorporation de force de 100 000 jeunes Alsaciens malgré les réticences du Führer et l'opposition du maréchal Keitel, chef de l'Oberkommando de la Wehrmacht (OKW), fait exécuter les jeunes de Ballersdorf qui voulaient échapper à la conscription ainsi

que les résistants de la Main Noire, fait régner la terreur policière au quotidien, influence les décisions de justice... Avec un soin méticuleux et un raffinement cruel, il pousse l'idéologie national-socialiste à son paroxysme, voulant toujours être le meilleur aux yeux d'Hitler.

Grâce à un remarquable travail d'enquête dans les archives françaises et allemandes, mené en grande partie avec les dossiers du procès, Jean-Laurent Vonau dessine une impitoyable fresque de l'Alsace « des années grises, des années sombres, des années noires, des années de guerre où, au bruit des bottes claquant sur le macadam ou le pavé, défilaient la Wehrmacht ou les SA... ».

UN LIVRE QUI DEVRAIT AVOIR SA PLACE DANS LES CDI DE TOUTS NOS COLLÈGES ET LYCÉES !

Jean-Laurent Vonau a présenté son livre lors d'un café d'histoire le 7 octobre au « Michel ». Un 2ème café est prévu pour les Haut-Rhinois au « Grand Comptoir » à Mulhouse en février 2012. ■

Qui connaît encore Laure Diebold-Mutschler ?

En travaillant avec l'archiviste de la Ville d'Erstein, Anne-Marie Wimmer, écrivain, chevalier des Arts et Lettres a découvert une « inconnue » qui a vécu un destin national et international dont personne ne parle plus.

Anne-Marie Wimmer a consacré trois ans de sa vie à reconstituer à travers les archives locales et celles de la chancellerie, le périple héroïque de cette jeune fille née à Erstein de parents originaires de Nordhouse et de Hindisheim.

Le résultat de ce travail est un livre passionnant paru sous le titre : *Code Mado. Mais qui donc est Laure Diebold-Mutschler ?*, éditions Ponte Vecchio, 2011.

On apprend les hauts faits de guerre de cette résistante exceptionnelle. Comment

cette jeune Alsacienne se retrouve-t-elle à Lyon où elle devient la secrétaire de Jean-Moulin ? Comment eut-elle la force de résister à l'internement à Fresnes et à la torture de la Gestapo ? Et par quel miracle survécut-elle à son périple cauchemardesque à travers prisons et camps de concentration : Schirmeck-Vorbrück, Buchenwald, Auschwitz ?

Après son retour de déportation, elle est faite Compagnon de la Libération (six femmes seulement le furent !), nommée chevalier de la Légion d'Honneur, décorée de la Croix de guerre 1939-1945 et de la Médaille de la Résistance avec rosette.

NE MÉRITERAIT-ELLE PAS DE DONNER SON NOM AU NOUVEAU COLLÈGE QUI OUVRIRA SES PORTES À ERSTEIN EN 2014 ?



Réminiscences autour du 11 novembre

« C'était notre Père, l'Alsacien »

Madame Janine Carnet et son frère Michel Schaub de Dijon ont fait don au Mémorial de l'Alsace-Moselle du « coffret du cachot » de leur père Henri Schaub, faussement accusé de trahison par les autorités allemandes en 1914. La lettre ci-après y était jointe :

« Mon frère avait précieusement conservé le « coffret du cachot » : ainsi avais-je surnommé, petite fille, le coffret d'ébène qui renfermait des documents, lettres de parents, d'amis, deux registres recouverts de tissu noir, dans lesquels notre Père avait tenu son journal durant les quatre années terribles ainsi que les pièces du procès qui lui fut intenté.

En effet, notre Père, né en Alsace alors allemande le 8 mai 1888 à Sierentz (Haut-Rhin) donc forcément déclaré légalement allemand, a été naturalisé français lorsque ses parents quittèrent l'Alsace pour résider en France alors qu'il était âgé de 15 ans. Il avait été incorporé dans l'armée française comme citoyen français et affecté au 15^e bataillon de chasseurs à pied de Montbéliard.

Celui-ci fut envoyé le 7 août 1914 en une « mission si périlleuse » est-il écrit dans le journal de notre Père, qu'aucun des soldats désignés ne voulut l'accepter. Notre Père se porta volontaire. Hélas, il fut blessé, hospitalisé et fait prisonnier la nuit du 12 au 13 août 1914.

Par prudence, notre Père avait francisé son nom de famille, « Schaub » était devenu « Chaube ». La correspondance d'une cousine lointaine fit basculer son destin. L'enveloppe portait le nom alsacien Schaub.

Aussitôt accusé par les allemands de déserteur, notre Père fut envoyé devant un tribunal militaire, mis au cachot, au régime des traîtres. Il y eut un procès, mais ce fut un faux procès.

Notre Père fut torturé, affamé, une soupe tous les quatre jours nous disait-il. Malgré les souffrances, jamais notre Père ne renia sa patrie tant aimée, la France. Il fit plusieurs tentatives d'évasion, mais fut repris et traité plus cruellement encore. Grâce à l'amour acharné de ses parents, qui firent intervenir la Croix rouge de Genève, l'ambassade d'Espagne et la presse parisienne, le procès fut gagné (en 1918 !) et notre Père réhabilité, lavé de toute fausse accusation et traité comme prisonnier de guerre. Le tribunal militaire allemand avait fait disparaître l'acte de naturalisation française envoyé par mes grands-parents afin d'accuser notre Père, ne lui pardonnant pas d'avoir voulu rester français, alors que l'Alsace était encore allemande.

Voici maintenant, dans leur authenticité, les récits et documents de ces années vécues par

notre Père. Pages sacrées où la souffrance et le patriotisme sont là, écrits sur les pages, blanchis tout simplement, presque naturellement comme seuls les héros savent le faire.

Devant tant de grandeur, pour fermer ce livret, je me permettrai seulement ces mots : « c'était notre Père, l'Alsacien ».

Les quatre années de détention d'Henri Schaub, de 1914 à 1918, entrecoupées de deux tentatives d'évasion qui aggravèrent à chaque fois sa situation, furent une alternance de travaux forcés dans des camps et de périodes d'incarcération à Bautzen, Dachenitz, Dochernitz, Wublitz, Dyrotz ; entre ses séjours en prison, il a travaillé dans les champs, dans une distillerie, dans des mines de charbon...

La procédure judiciaire contre Henri Schaub traîna en longueur pendant toute la durée de la guerre. Accusé de trahison, il risquait la peine de mort, mais fut finalement reconnu non coupable le 5 juillet 1918 (voir page ci-contre). Cependant le conseil du tribunal militaire fit appel dès le 16 juillet. Le 21 août suivant, nouveau jugement et acquittement définitif, trois mois avant l'armistice du 11 novembre. Henri Schaub partagea alors le régime ordinaire des prisonniers de guerre. ■

Marcel Spisser

Le « coffret du cachot » peut être consulté au Mémorial de l'Alsace-Moselle à Schirmeck par les scolaires, les historiens, les chercheurs et tous ceux qui s'intéressent à cette histoire.



Der franz. Kriegsgef. No. 1014 Henri Chaub
richtig heinrich Matthäus Schaub
geboren am 2.5.88 in Sierentz, Kre. Mülhausen.
Katholischen Glaubens
von Gewerbe Bierbrauer

Le jugement du 5 juillet 1918 (traduction)

**LE PRISONNIER DE GUERRE FRANÇAIS
N° 1014 HENRI CHAUB
NÉ LE 2.5.88 À SIERENTZ PRÈS DE
MULHOUSE
DE RELIGION CATHOLIQUE
DE PROFESSION : BRASSEUR DE BIÈRE
ARRÊTÉ LE 13.8.1914**

L'accusé est né le 2 mai 1888 à Sierentz, arrondissement de Mulhouse en Alsace, comme fils de l'aubergiste, le brasseur de bière Josef Chaub et son épouse Marie, née Müller, né et baptisé aux noms Heinrich, Matthäus.

Son père qui avait servi de 1875-1880 dans le 1^{er} régiment d'infanterie en (de, ndlr) ligne à Cambrai (France) a, selon la direction impériale du chef-lieu d'arrondissement de Mulhouse, page 10, selon acte de naturalisation du 12 avril 1889 1 3127, établi par le Président du district de Colmar, acquis la nationalité d'Alsace-Lorraine et de ce fait la nationalité allemande de l'Empire. De ce fait, l'accusé en tant qu'enfant légitime vivant sous la responsabilité de son père lors de l'acquisition de la nationalité allemande de l'empire, est devenu lui-même allemand.

Durant l'automne 1903, la famille Chaub et avec elle l'accusé, ont déménagé en France et ont habité à Belfort, puis à Danjoutin (dépt du Haut-Rhin) où les parents de l'accusé habitent toujours.

En France, l'accusé a été incorporé dans le 21^e bataillon de chasseurs à Montbéliard d'où il a été libéré après 2 ans et est devenu réserviste. En septembre 1913, il a participé à une manœuvre de réservistes et a été nommé au grade de caporal. Au début de la guerre, par ordre de mobilisation, il a été incorporé dans le 21^e bataillon de chasseurs à Montbéliard et transféré à la compagnie à bicyclette (peloton cycliste, ndlr) qui a été adjointe au 15^e bataillon de chasseurs. Avec celle-ci il a, jusqu'à sa blessure et sa capture près d'Altkirch le 13 août 1914, porté les armes contre l'empire allemand. Compte-tenu de ces faits, l'accusé a été mis en accusation d'avoir comme Allemand, qui avait déjà servi auparavant sous une armée étrangère, porté les armes contre l'empire allemand §88, Paragraphe 3RStGB.

Le Tribunal n'a cependant pas pu vérifier intégralement ces circonstances. Il reste

à définir si le père de l'accusé et de ce fait lui-même peuvent être effectivement et objectivement être considérés comme Allemands, ou si plutôt la visite de son père en Allemagne pour l'enterrement de son oncle doit être considérée comme interruption de sa présence à l'étranger selon la loi du 1^{er} janvier 1870.

En tous cas, il faut croire l'accusé, qu'il n'a pas eu connaissance de la naturalisation de son père en Allemagne remontant à l'année 1889 et que du fait qu'il a vécu toute sa vie en France, y habitant et, sans conteste, précise qu'il y exerçait ses droits français. Qu'il aurait de ce fait su que selon la loi allemande il serait Allemand ne peut, non plus, être déduit du fait qu'au moment de sa capture il se soit trouvé en France. Ceci peut être dû au fait qu'il a effectué des marches harassantes en France on lui avait fait croire des histoires horribles, qu'en temps que né allemand, il serait exposé aux pires tortures de la part des Allemands.

Ceci peut parfaitement – ainsi qu'il l'affirme – être la cause en raison des histoires horribles racontées en France, qu'il aurait les pires sévices.

Le maintien de cette affirmation dans sa déclaration du 8 février 1917, page 8 ne peut être retenu comme preuve de mauvaise foi, car ses craintes s'expliquent par le fait qu'il ne tient pas à dégrader sa situation en reconnaissant d'anciennes invraisemblances.

Sous ces conditions, le Tribunal n'a pu arriver à la constatation que l'accusé, même si les faits relèvent objectivement du § 88 Par. 3 du RstGB et devraient être retenus, que ce dernier ait eu conscience d'agir illégalement.

De ce fait il devrait être déclaré non coupable.

Signé Wiesner, Heinke, von Ribbeck, Liebrecht, Ubbelohde.

JUGEMENT

Dans l'affaire contre le prisonnier de guerre français Chaub, Henri 1014

du camp de prisonniers Dytrot

pour cause de trahison

a jugé sur ordre du Tribunal de l'inspection des camps de prisonniers des corps de garde de Berlin réuni dans sa séance du 5 juillet 1918...

L'accusé est jugé innocent de l'accusation portée contre lui. ■

um Korporal befördert worden. Bei Kriegsausbruch wurde er
Befehl zum 21. Jäger Batl. in Montbéliard eingezogen un

Après six ans d'ouverture et plus de 305 000 visiteurs, le Mémorial a trouvé son rythme de croisière. Il s'est implanté dans le paysage alsacien et se trouve désormais reconnu comme un lieu de visite incontournable pour qui veut découvrir le cœur de l'Alsace-Moselle et son identité.

Aussi pour fêter cet anniversaire, les 12^e Nuits théâtrales de Marlenheim ont monté six représentations sur le belvédère du Mémorial fin juin dernier.

ENFIN, PARLONS-EN !



Les 12^e Nuits théâtrales de Marlenheim au Mémorial

Une fresque historique écrite par Gabriel Schoettel, professeur de français et de Langue et Culture Régionales au collège de Marlenheim et mise en scène par Yves Grandidier qui retrace toute l'épopée des Alsaciens entre 1940 et 1944, reprenant ainsi la période historique abordée au Mémorial pour un spectacle de plus de 50 acteurs.

Près de 500 personnes ont bravé les intempéries pour assister à l'une des six représentations.



Le public avant la représentation

ANNÉE SCOLAIRE 2010-2011 : DES ENSEIGNANTS TOUJOURS AUSSI FIDÈLES...

Entre septembre 2010 et juillet 2011, le Mémorial a accueilli plus de 18 000 élèves et professeurs venus des quatre coins de l'Europe. Sections générales, technologiques, Segpa, écoles primaires, tous ces jeunes ont été pris en charge par les guides médiateurs du Mémorial.

Des ateliers ont aussi été animés en complément de certaines visites, comme l'atelier de préparation au Concours National de la Résistance et de la Déportation, mais aussi atelier sur l'école à l'heure nazie, l'Europe ou l'incorporation de force...

Une bonne année scolaire donc, même si la neige de décembre a quelque peu perturbé les visites...

Encore merci aux enseignants qui nous témoignent leur fidélité en revenant chaque année. Nous sommes d'ores et déjà prêts à accueillir les nouvelles recrues !

DANS LES MURS... POUR UNE RÉFLEXION... HORS LES MURS

Pour la deuxième année consécutive, le Mémorial s'est rendu au printemps à la maison d'arrêt de l'Elsau, pour proposer un atelier spécial sur la réconciliation de deux ennemis héréditaires : la France et l'Allemagne. Partir de l'Alsace dont la population a souffert d'être située entre deux pays qui se font la guerre pour arriver à Strasbourg, capitale européenne... que de chemin parcouru ! Ces interventions devant un public varié (mineurs, majeurs hommes et femmes) ont été sources d'échanges, de discussions et de réflexions très intéressantes. Une expérience à renouveler...

VISITE MINISTÉRIELLE AU MÉMORIAL, LE 13 OCTOBRE 2011



Philippe Richert fait visiter le Mémorial à Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication

**LE MÉMORIAL ET LE CENTRE EUROPÉEN DU RÉSISTANT DÉPORTÉ,
ENSEMBLE POUR LE CONCOURS NATIONAL DE LA RÉSISTANCE ET DE
LA DÉPORTATION**



Les élèves au Conseil Général du Bas-Rhin

Depuis deux ans, les deux structures travaillent de concert pour organiser et animer la préparation du Concours National de la Résistance et de la Déportation, dont le thème 2011 était : « La répression de la Résistance en France par les autorités d'occupation et le régime de Vichy ».

Cette collaboration s'est articulée autour de trois temps forts :

- ▶ Un atelier sur l'un ou l'autre site, proposait un éclairage local sur les moyens et les lieux de la répression en Alsace.
- ▶ Une journée de préparation à l'Hôtel du Département à Strasbourg : 180 élèves ont participé. Au programme : décryptage du film « L'Armée des Ombres » de Jean-Pierre Melville, puis des témoins ayant sacrifié leur liberté et leur jeunesse pour avoir choisi de dire NON ont échangé avec les élèves.
- ▶ Un prix : pour sortir des traditionnels livres qui récompensent d'habitude les lauréats du concours, le Mémorial et le CERD ont offert deux jours à Paris sur les traces de la répression dans la capitale. Le cimetière du Père Lachaise, le Mont Valérien, la flamme sous l'Arc de Triomphe... mais aussi des moments de détente : champs Elysées, bateaux sur la Seine, nuit à Montmartre.

Les lauréates sont revenues fourbues, mais ravies d'avoir découvert tous ces lieux de mémoire.

Le thème 2012 est : La résistance dans les camps nazis. Avis aux élèves et aux enseignants intéressés !

**ET TOUJOURS, L'EXPOSITION INITIÉE PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL DE
BAS-RHIN : QUE S'EST-IL PASSÉ AU CAMP DE TAMBOV ? JUSQU'AU
30/12/2011**

Autour de l'exposition : **le 11 juin, un café d'histoire organisé
par l'AMAM** : « Les révélations des archives soviétiques ».



Affluence exceptionnelle au Mémorial

Régis Baty, auteur d'une thèse sur les prisonniers français en URSS, Evelyne Enderlein, Emile Røegel, Alphonse Trøestler et Jean-Laurent Vonau ont fait le point sur l'apport considérable que constitue l'ouverture des archives soviétiques, mais aussi des difficultés d'exploitation de cette nouvelle source d'informations : problèmes de traduction, de compréhension, d'interprétation...

RENTREE 2011-2012

Le Mémorial s'expose :



- ▶ A la Villette au Forum de la vie scolaire (28/09)
- ▶ A Blois, aux Rendez-vous de l'Histoire (13 au 16/11)
- ▶ A Colmar, au Salon International du Tourisme et du Voyage (du 11 au 13/11)

Pour tous renseignements : 03 88 47 45 50

N'hésitez pas à découvrir la visite virtuelle du Mémorial :
www.memorial-alsace-moselle.com

Le voyageur de la Toussaint



Bernard Metz

A l'automne 1943, l'occasion d'aller explorer les possibilités de faire un aller-retour en Alsace ou en Moselle me fut donnée par une mission dont me chargea le commandant Marceau (Marcel Kibler). Il s'agissait de prospecter, dans le département des Vosges, quelques localités où les centuries du GMA-Sud pourraient venir constituer des maquis dans l'hypothèse que la situation militaire à l'Ouest justifierait leur déplacement clandestin depuis la Zone Sud en vue de les engager en soutien des actions assignées aux groupes de résistance du Bas-Rhin, du Haut-Rhin

et de la Moselle que coordonnait le réseau FFC « Martial ». Pour faciliter ma tâche, le commandant Marceau m'adressa à un autre membre de notre réseau, Henri Veit, gérant de l'agence de Belfort des Transports Danzas. Il y était le pivot – je l'appris après la fin de la guerre – des actions de renseignement du réseau FFC « Martial » sur l'Alsace elle-même et, par là, sur l'Allemagne d'où il avait fait évader le général Giraud...

La deuxième semaine d'octobre, je pus me rendre à Belfort où Henri Veit me reçut dans son bureau près de la gare. Malgré les mots de passe en vigueur entre le commandant Marceau et lui, il mit un peu de temps à sortir de sa réserve. Sur l'objet officiel de ma mission, à savoir l'implantation clandestine de centuries du GMA-Sud à proximité de la frontière, il se montra très sceptique. Cela lui semblait tout à fait exclu dans le territoire de Belfort en raison de la densité des défenses allemandes motivée par l'importance stratégique des voies ferrées et routières y passant. Cela lui paraissait téméraire dans les Vosges en raison de la surveillance exercée sur les localités par où passaient les prisonniers de guerre évadés et des incorporés de force alsaciens désertant vers la France. Par contre, il estimait moins dangereux de tenter l'opération plus au nord, dans la zone à l'est de la Meurthe, c'est-à-dire de la voie ferrée et de la route de St Dié-Blainville. Et, de ce fait, c'est dans cette zone que fut ultérieurement implanté le GMA-Vosges, commandé par les chefs du réseau FFC « Martial » dont il protégea le PC à partir du 6 juin 1944 ; mais il fut constitué presque entièrement de résistants vosgiens.

Pour la prospection tant d'implantations éventuelles de maquis que de points de passage de la frontière, Henri Veit me suggéra de prendre contact à Nancy avec un ingénieur du Génie rural. J'ai oublié son nom, mais je me rappelle avec gratitude son accueil, moins réservé que celui qui m'avait initialement été fait à Belfort. Lui aussi me fit valoir toutes les difficultés d'une implantation de maquis formés de résistants venus d'ailleurs et sans attaches familiales dans les zones envisagées. De toute façon, rien ne pourrait être entrepris sans pleine entente préalable avec les organisations locales de résistance.

Quant à un passage aller-retour clandestin de la frontière, à son avis, les chances étaient meilleures dans le bassin sidérurgique de la vallée de l'Orne entre Homécourt et Hagondange, car la population y était dense et l'intense activité de la sidérurgie lorraine, mobilisée des deux côtés de la frontière par l'effort de guerre allemand, y provoquait une forte circulation sur les routes et dans les trains. De plus, de nombreux convois de minette passaient du bassin de Briey en Meurthe et Moselle non annexée, jusqu'aux hauts-fourneaux de Moselle annexée d'où ils revenaient à vide. Cette information fut généreusement complétée par un mot de passe devant me permettre de prendre contact avec un douanier français en poste à Homécourt, près de l'entrée du tunnel ferroviaire de la ligne allant à Moyeuve-Grande. Les douanes françaises y comptabilisaient les wagons des convois à l'aller et au retour, ainsi que les tonnages de minette livrés à l'Allemagne.

Le lendemain de cette rencontre à Nancy, après être passé par Briey déposer mon bagage chez mon oncle, je me rendis à Homécourt où je trouvai facilement le poste de douane à l'entrée du tunnel ainsi que le douanier que je devais rencontrer. Il s'y tenait en compagnie d'un seul collègue dans une petite bâtisse, ancienne lampisterie, sans surveillance allemande directe, celle-ci semblant se limiter alors au poste d'aiguillage voisin. Mais les deux douaniers me dirent que de l'autre côté de la frontière, le poste de douane allemand était doublé d'un poste de gardes-frontière.

À l'énoncé du mot de passe, son destinataire me dit que je pouvais parler librement devant son collègue. J'en vins donc aussitôt à l'objet de ma visite, à savoir la possibilité d'un passage aller-retour de la frontière. Ils ne furent pas très surpris par ma demande, m'affirmant que cela leur paraissait réalisable en suivant un itinéraire utilisé fréquemment par les deux fils de mon interlocuteur pour

chercher des pommes de terre chez leur grand-mère à Montois-la-Montagne, de l'autre côté de la frontière, escapades alimentaires qui bénéficiaient de l'indulgence des gardes-frontière allemands. À la question du montant à payer pour l'aide demandée, il me fut répondu qu'ils n'acceptaient d'aider que des agents en mission et ce toujours gratuitement. Je n'aurais à déboursier que la contre-valeur en francs des Reichsmarks qu'ils me procureraient...

C'est seulement pendant le repas que je fis la connaissance des deux garçons, l'un de 10 ans, l'autre de 8 ans, qui seraient mes guides. Leur manière de me saluer, celle dont ils écoutèrent les consignes de leur père ainsi que leur conduite à table finirent par emporter ma confiance, d'abord ébranlée par la constatation de leur jeune âge. Dès qu'ils furent couchés, je réglai avec leur père les questions d'argent. D'après ce qu'il savait des prix en territoires annexés, il estimait qu'une centaine de Reichsmarks me suffiraient amplement pour couvrir le prix d'un billet aller-retour de Moyeuve à Strasbourg ainsi que pour me nourrir et me loger pendant quelques jours si je ne pouvais bénéficier de l'hospitalité des membres de ma famille. Il me donna cette somme en petites coupures et en pièces, en échange de quoi je lui remis tout l'argent français dont j'étais porteur, environ trois mille francs, c'est-à-dire un peu plus que la contre-valeur des Reichsmarks au cours officiel.

À peine avions-nous terminé cet échange que sonnait à la porte l'autre douanier, celui que j'avais rencontré 15 jours plus tôt aux côtés de son collègue lors de ma prise de contact avec celui-ci dans le poste à l'entrée du tunnel. Il venait me souhaiter bonne route et me conseiller de ne pas descendre du train en gare de Metz où les contrôles de la Feldgendarmerie étaient devenus fréquents ; mieux vaudrait que je quitte le train en gare de Woippy, d'où je pourrais continuer en tramway jusqu'au centre de Metz...

Le lendemain à cinq heures moins le quart, le père, ses deux garçons et moi sortîmes dans la rue où, bienfait du travail en 3 fois 8, circulaient à pied ou à bicyclette, d'assez nombreux ouvriers. De rue en rue, nous atteinîmes une petite route conduisant à Montois-la-Montagne. Nous nous collâmes au mur de la dernière bâtisse. Pendant cette courte halte, le père scruta la brume qu'embrasaient par moments les éclats mal occultés des coulées des hauts-fourneaux. La voie lui paraissait libre, il nous fit signe de partir. À vingt mètres derrière les deux garçons, je n'entendais pas leurs pas, masqués par le grondement sourd des aciéries. La brume voilait la campagne de part et d'autre de la petite route et je vis à peine les barbelés lorsque nous nous glissâmes sous la barrière qui marquait la frontière du Reich.

Peu après nous arrivions au centre de Montois-la-Montagne. Devant l'église, l'aîné des garçons me montra la direction de Moyeuve-Grande, me confirma notre rendez-vous du lundi suivant, puis me quitta pour se rendre avec son frère chez leur grand-mère. Sur la route, je marchai entre deux groupes de personnes qui, apparemment, allaient prendre le même train. Arrivés à la gare, ils passèrent tout de suite sur le quai, tandis que je prenais un billet aller-retour pour Metz. Dans le compartiment où je montai, la conversation en dialecte thiois (de Thionville) portait sur le temps froid et brumeux qu'il faisait, sans allusions aux alertes aériennes, aux difficultés de ravitaillement, aux conditions de travail ou à la situation militaire. Au bout d'un quart d'heure, le train arrivait à Hagondange. La gare était très animée. Au moins deux cents personnes y prirent le train à destination de Metz. Lorsque je descendis à Woippy, je constatai à mon grand soulagement que de nombreux voyageurs y descendaient aussi, probablement des ouvriers et employés d'une grande usine Junker proche de la gare, en face de laquelle se trouvait le terminus de la ligne de tramway pour Metz.

Il était à peu près 8 heures quand je descendis du tramway dans le centre de Metz. Je demandai en Hochdeutsch, car je ne parle pas le dialecte thiois, la direction de la rue du Grand Cerf où se trouvait la droguerie du même nom tenue par un cousin de ma mère, Paul Greiveldinger, et son épouse Rose. Afin de ne pas m'y présenter à une heure trop matinale, je flânai dans les rues du quartier que je ne connaissais pas, bien que mon grand-père maternel en ait été originaire. Je découvris ainsi les affiches, les étalages, les gens, les véhicules qui révélaient un mode de vie bien différent de celui de la France occupée : moins de pénurie et moins de police aussi, du moins à première vue.

Lors de mon entrée dans la droguerie du Grand Cerf, plusieurs clients y étaient servis par trois personnes en blouse blanche, dont mon cousin Paul Greiveldinger. Celui-ci ne me remarqua pas, mais je fis en sorte que cela soit lui qui me serve. Je lui demandai, toujours en Hochdeutsch, de me montrer différents modèles de brosses à dents. Tout d'un coup, me dévisageant, il laissa échapper sourdement en français : « Non... », puis en allemand : « Folgen Sie mir, bitte... (Suivez-moi, s'il vous plaît) ». Dans son bureau où il m'avait fait passer, son épouse faisait des écritures. En dialecte thiois, il lui dit « Sieh, wer da kommt ! » (Vois qui vient là !). Elle me regarda d'un air stupéfait, puis nous entraîna dans leur appartement. La conversation y reprit en français, portes

closes. D'abord, je leur racontai que lors de ma visite au cimetière de Briey sur la tombe de notre tante commune, son mari m'avait incité à aller à sa place fleurir les tombes de ses parents inhumés à Metz. Mais ceci était si peu crédible que je leur avouais bientôt que j'étais agent d'une organisation clandestine et venais prendre contact avec des résistants potentiels à Metz puis, si possible, à Strasbourg au cours des trois journées que pouvait durer ma mission. Cet aveu parut les réjouir plutôt que les affoler.

Aussitôt ma cousine proposa de reporter la suite des explications à plus tard quand j'aurais pris un bain et un petit déjeuner. Cela fait, mes cousins qui paraissaient s'être concertés, me dirent que je pourrais loger chez eux pendant les trois jours et qu'ils s'arrangeraient pour me faire rencontrer des Messins. Mais ils me dissuadèrent de tenter d'aller à Strasbourg : la Lorraine et l'Alsace relevant de deux Gauleiter différents, les trains entre Metz et Strasbourg étaient en effet contrôlés fréquemment par la police allemande, d'abord entre Metz et Strasbourg, puis entre Saverne et Strasbourg. Aussi m'offraient-ils d'inviter mon cousin Auguste Metz, crier à Strasbourg, à venir me rencontrer chez eux à Metz le lundi 2 novembre. Il nous semblait en effet que du fait des sentiments que nous lui connaissions, il était très probablement en relation avec l'un ou l'autre des groupes strasbourgeois de résistance. Mais, pour la même raison, il se pouvait qu'il fasse l'objet d'une écoute téléphonique, ce qui rendait préférable de lui téléphoner d'un bureau de poste plutôt que de chez eux.

En fin de matinée, je me rendis donc à la grande poste de Metz dont le bâtiment massif de style pseudo-roman se trouve en face de la gare. La salle des guichets et cabines téléphoniques grouillait de militaires allemands, la plupart simples soldats et auxiliaires féminines (« souris grises ») qui tentaient de téléphoner à leurs familles. Mon tour venu, je demandai en Hochdeutsch le numéro 41468 à Strasbourg auquel j'avais le plus de chances d'atteindre mon cousin. Et de fait, je pus le joindre sans attente. Par allusions à des souvenirs communs, je pus me faire reconnaître puis l'invitai à me rejoindre à Metz sous le prétexte de négocier avec le cousin droguiste une représentation en Moselle des bougies et cierges qu'il fabriquait à Strasbourg. Sans hésitation, il promit de prendre le train du matin, le 2 novembre, pour Metz où il arriverait avant le déjeuner.

A ma sortie de la poste, j'allai consulter à la gare les affiches-horaires pour y repérer les heures d'arrivée et départ des trains que prendrait mon cousin de Strasbourg, et l'heure de départ de mon train pour Hagondange et, de là, Moyeuvre-Grande le 2 en fin d'après-midi. Malgré les stigmates de l'annexion, le trajet dans les rues depuis la gare jusqu'à la droguerie du Grand Cerf me parut une promenade délicieuse tant j'étais satisfait du cours des choses depuis mon départ d'Homécourt quelques heures plus tôt.

Pendant le déjeuner, mes cousins me décrivaient la vie à Metz sous la domination nazie, les pressions subies par la population lorraine, les espoirs nés du recul de la Wehrmacht sur tous les fronts, l'impatience ressentie du fait du report à l'année suivante du débarquement tant espéré des Alliés sur le front ouest. Mais aussi, ils m'interrogèrent sur le conflit entre De Gaulle et Giraud ainsi que sur le rôle du gouvernement de Vichy dont les Lorrains ne pouvaient pas croire qu'il fût réellement complice de Hitler...

Le 2 novembre, mon cousin Auguste Metz arriva de Strasbourg vers 11 heures. Il me dit que ses parents et lui parvenaient à tenir, bien que son père eût été président du Souvenir Français avant 1939, que lui-même eût été capitaine du Génie en 39-40 et que, de plus, son épouse native de Saint-Dié, ne sût pas l'allemand avant l'annexion. Nous parlâmes d'un oncle de Colmar et d'un cousin de Grendelbruch qui avaient été internés au camp de Schirmeck dont ils avaient heureusement été libérés. Quant à la situation de la résistance à Strasbourg, il me parla du groupe Bareiss, du groupe Mengus, dont il était lui-même proche, et surtout du groupe Adam-Seger, car les membres de celui-ci avaient été exécutés le 14 juillet précédent, alors que les sentences frappant les membres des deux autres groupes n'avaient toujours pas été appliquées. Ces informations recoupaient celles parvenues au réseau FFC « Martial ».

Quant à lui, il était en rapport avec un fabricant-négociant de confiserie habitant le faubourg de la Montagne-Verte. Celui-ci collectait des renseignements de tous ordres et passait des consignes qu'il semblait tenir d'une instance supérieure. Il se trouva que je le connaissais par son fils qui avait été scout avec moi avant 1939. C'était Joseph Foehr dont j'appris, après la libération de Strasbourg que sous le pseudonyme de commandant Jérôme il fut l'un des adjoints du commandant François (Georges Kieffer). C'est d'ailleurs dans son chalet de Grendelbruch qu'eut lieu en juin 1944 la rencontre entre le commandant Marceau, le capitaine Eschbach, le commandant François et le commandant Daniel, ces derniers respectivement chefs des FFI du Bas-Rhin et du Haut-



17 juillet 1944 au Chalet Grosskost, près de Grendelbruch : Réunion d'unification de la Résistance alsacienne avec ses chefs. De gauche à droite, à l'arrière plan : Joseph Foehr, Georges Kieffer, Jean Eschbach; au premier plan Paul Freiss, Marcel Kibler – acheminés là par le garagiste de Wisches, Stouvenel, depuis Raon l'étape.

Rhin. J'invitai donc mon cousin Auguste Metz à dire à Joseph Foehr qu'il m'avait rencontré et de lui suggérer de le faire savoir aux chefs de l'organisation de résistance à laquelle il appartenait. Je pensais que s'il s'agissait du réseau FFC « Martial », l'information finirait par me revenir, ce qui constituerait l'une des preuves que je recherchais de l'étendue de son implantation en Alsace.

Nous évoquâmes aussi l'éventualité d'une situation militaire telle que les groupes de résistance du Bas-Rhin et du Haut-Rhin recevraient l'ordre de harceler la retraite de la Wehrmacht avec l'aide de maquis alsaciens implantés dans les Vosges. Du fait de la concentration de l'habitat, une semblable tactique lui paraissait comporter pour les populations non combattantes des périls excessifs par rapport à l'efficacité militaire escomptable. Capitaine du Génie, il privilégiait les sabotages discrets de ponts et de voies ferrées, pouvant certes entraîner des représailles, mais évitant des affrontements à armes inégales. S'ajoutant aux avis que m'avaient donnés Henri Veit à Belfort et l'ingénieur du Génie rural

à Nancy, l'avis de mon cousin de Strasbourg mit en veilleuse mon rêve d'un transfert du GMA-Sud dans les Vosges pour des actions armées venant soutenir celles des groupes de résistance du Bas-Rhin et du Haut-Rhin.

A midi, nous fûmes rejoints dans l'appartement de mes cousins Greiveldinger par un avocat messin, maître Pierre Wolf, dont ils pensaient qu'il pourrait être en rapport avec un groupe de résistance. Avant d'aller déjeuner au restaurant Moitrier (dont la célébrité dès avant 1914 avait permis qu'il conserve son nom français), je fis part à maître Wolf de l'objet de ma mission le concernant, à savoir la prise de responsabilités dans une structure départementale de l'ORA en Moselle. Il réserva sa réponse jusqu'à la fin du repas. Elle fut positive.

Pendant le déjeuner dans un coin discret du restaurant, il fut question surtout des séquelles de l'annexion, particulièrement de la manière dont pourrait se ressouder les différentes catégories d'Alsaciens et de Lorrains résultant de leurs destinées différentes depuis 1940. Mes interlocuteurs craignaient de ceux qui reviendraient de Zone Sud à la libération qu'ils ne se comportent en « revanchards » envers tous ceux, sans distinction, demeurés en Alsace et en Moselle sous la domination nazie. Je leur assurai que telles n'étaient pas les dispositions d'esprit de la plupart des réfugiés de Zone Sud et que, dans le cadre même du réseau auquel j'appartenais, la coordination qu'il assurait entre les organisations de résistance du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle d'une part, le GMA-Sud et le GMA-Suisse d'autre part, contribuerait fortement à une compréhension mutuelle.

Notre discussion dura presque jusqu'à l'heure du départ des trains que mon cousin de Strasbourg et moi-même devions prendre. Tout alla dès lors très vite. Je pris rapidement congé de mes cousins Greiveldinger que je ne savais comment remercier du courage de leur hospitalité. J'allai avec mon cousin Auguste Metz jusque dans le passage souterrain de la gare, je le quittai près de l'escalier montant au quai d'où partait le train pour Strasbourg, puis montai sur le quai où mon train pour Hagondange se trouvait déjà.

Pendant le trajet, tout ce qui s'était dit pendant les trois jours tentait de s'organiser dans ma tête. C'est presque comme un automate que je changeai de train pour Moyeuvre-Grande sans que m'eût effleuré le soupçon que mes deux jeunes passeurs pourraient ne pas se trouver au rendez-vous. Mais de fait, ils étaient là, à la sortie de la gare, me souriant d'un air complice. Nous reprîmes à pied la route vers Montois-la-Montagne, sans nous parler puisque je marchais de nouveau à 20 mètres derrière eux.

Sur le chemin de terre conduisant à Homécourt, alors que nous venions de passer sous la barrière marquant la frontière entre les barbelés, nous entendîmes soudain toutes les sirènes des alentours hurler l'alerte aérienne, bientôt suivies d'abolements de chiens et de cris gutturaux. C'étaient les gardes-frontière allemands qui partaient sillonner les abords de la frontière. Mais nous n'en aperçûmes aucun avant notre retour dans les rues d'Homécourt.

Quand nous fûmes dans le logement du douanier, je le remerciai de son aide, lui rendis ce qui me restait de Reichsmarks – j'en avais utilisé très peu – et insistai pour qu'il accepte, en vue du Noël de ses enfants, la majeure partie des francs qu'il voulait me restituer. Dès la fin de l'alerte aérienne, j'embranchai mes deux jeunes passeurs et quittai leurs parents que, pris par le tourbillon de la vie, je n'ai hélas pas eu le temps de rechercher après la libération... ■

Bernard Metz
(Bulletin de l'Amicale des anciens de la BAL, 229 : III, 1993)

Mon parrain, Bernard Metz

La mort de Bernard Metz, mon oncle et mon parrain, m'a profondément touché. Les vers sombres de Victor Hugo qui ont inspiré à Malraux le titre d'un de ses romans, correspondent à sa vision de sa stature et du retentissement de sa disparition.

*Oh ! Quel farouche bruit font
dans le crépuscule*

*Les chênes qu'on abat pour
le bûcher d'Hercule*

Il avait pour meilleur ami, depuis l'enfance, mon père Augustin Morgenthaler, son camarade au lycée Fustel de Coulanges et dans le scoutisme. Il lui avait fait connaître Madeleine, sa petite sœur, qui sera ma mère. Augustin est tombé à Ballersdorf dans les rangs de la Brigade, en novembre 1944, entre son mariage et ma naissance (voir encadré ci-contre). Mon oncle Jean-Georges, frère cadet d'Augustin, lui aussi engagé dans la Brigade, a été fait prisonnier à Gerstheim.

Bernard a épousé en 1946 une autre Madeleine, ma sublime tante Madeleine. Elle a été à son côté un mélange exquis de femme du monde élégante, de mère de famille attentionnée et surtout d'épouse aimante du grand homme, fusionnelle, veillant avec vigilance autant sur sa santé que sur le pli de son pantalon.

Je l'ai toujours appelé Parrain. Il a toujours assumé, consciencieusement et avec affection son rôle de parrain, lequel prend son vrai sens quand le père est mort. Il nous avait pris sous son aile, ma mère et moi, mais avec tact. Je l'ai toujours aimé.

Mon parrain a pesé dans le cours de l'Histoire. Ce n'est pas donné à tout le monde. Après avoir joué le rôle éminent que l'on sait dans la lutte contre l'occupant, il a fait carrière dans la médecine, suivant ainsi les traces de son père Laurent Metz et de son grand-père maternel Célestin Husson, tous deux docteurs en médecine.

Jeune, il avait eu l'ambition de faire carrière dans la Santé militaire, voie qui aurait satisfait en même temps ses deux inclinations, la médecine et l'armée. Les événements en décideront autrement.

De tout temps j'ai été frappé par sa diabolique mémoire et son souci méticuleux de l'exactitude, deux qualités servies par une intelligence exceptionnelle. Qualités parfois paralysantes pour ses interlocuteurs moins doués. Avec lui, il valait mieux ne dire que des choses exactes, et ce dans tous les domaines, y compris les citations latines, les recettes de cuisine ou l'épistémologie qu'il affectionnait.

D'autres, bien plus qualifiés que moi, ont retracé sa geste dans la Résistance puis au sein de la Brigade Alsace-Lorraine et ont décrit sa brillante carrière de professeur de médecine et de chercheur de renommée internationale.

A cet égard, je tiens à remercier notre président Edmond Fischer, ainsi que ceux qui l'ont aidé, d'avoir publié récemment un excellent et opportun mémorial de Bernard Metz dans la phase combattante de sa vie. Ce précieux document est à transmettre à nos descendants.

Pour ces raisons, je me cantonnerai à quelques impressions d'un filleul de 24 ans son cadet et qui n'a, hélas, que faiblement hérité de ses qualités.



En zone Sud, circa 1942

deuxième rang 1 2 3 4
premier rang 5 6 7 8

1 : Bernard Metz ; 2 : Jean-Georges Morgenthaler ; 3 : Inconnue ; 4 : Monique Morgenthaler
5 et 6 : Alphonse et Mathilde Morgenthaler ; 7 : Madeleine Metz-Morgenthaler, sœur de Bernard ;
8 : Augustin Morgenthaler
Les trois jeunes hommes sont de futurs engagés dans la B.A.L., Augustin, tué au front le 26/11/1944, Jean Georges, fait prisonnier à Gerstheim en janvier 1945

Permettez-moi donc de vous narrer quelques souvenirs anecdotiques pour décrire, sous l'angle un peu décalé d'un petit observateur au sein du nid familial, l'homme humain, si j'ose dire.

Début des années 50, nous sommes à Mutzig pour un déjeuner dominical chez sa délicate belle-mère « grand' maman Voegele ». Parrain est absent. Il effectue un long séjour en Amérique, à Minneapolis pour apprendre l'ergonomie, science innovante dont il sera le pionnier en France. Il téléphone d'Amérique tandis que nous sommes à table. Quel prodige à l'époque que ce téléphone qui franchit l'océan par un câble au milieu des poissons, relayé par de nombreuses opératrices là-bas et ici. Tante Madeleine fond en larmes tant elle est émue. J'en reste perplexe.

Un jour, il rentre d'Amérique en avion et débarque au Neudorf chez ses parents avec qui nous habitons, ma mère et moi. Le fils adulé doit dormir, en plein jour. On m'enjoint de ne pas faire de bruit. Comme je suis fier, petit garçon, d'avoir un parrain qui rentre d'Amérique et qui doit dormir en plein jour. J'en ferai état à mes camarades qui n'en auront cure, les barbares.

Souvent, en présence de mes grands-parents Metz, on parle avec émotion du bon juif

Strelitz de Berlin, ami de la famille chez qui le jeune Bernard avait été envoyé apprendre l'allemand avant la guerre. Je ne me souviens plus comment Strelitz était entré dans l'orbite familiale, ni quel a été son sort, sans doute funeste, dans la tourmente.

Le 7 mai 1954, chute de Diên Biên Phù. Retour de pique-nique à Grendelbruch tous serrés dans sa Citroën Traction Avant, des jonquilles accrochées au rétroviseur, on en parle avec gravité. J'avais neuf ans. Pourquoi ce souvenir ?

Ces évocations de fureur, de sang et de larmes, de guerres proches ou lointaines, de France meurtrie ou triomphante, m'ont toujours serré le cœur. Les enfants comprennent mieux qu'on ne le suppose les conversations des grands.

Sans doute en 1956 : vacances à Courchevel, chalet Lys Martagon. Ma mère et moi avons été invités. Au cours d'une promenade dans les alpages, le professeur Metz se livre à une expérience de cinétique digne de son confrère le professeur

Tournesol : il s'empare d'une énorme poulie de téléphérique qui gît dans l'herbe, la dresse et la lâche dans la pente. Histoire de voir ! La poulie prend de la vitesse, bondit en sifflant et passe au ras des museaux d'un troupeau de vaches tarentaises avant de terminer miraculeusement sa course folle sur une butte. Les témoins jurent de n'en parler jamais.

Dans le grenier de la maison de ses parents au Neudorf que j'explore souvent et clandestinement, je découvre au fond d'une malle en osier une mitrailleuse Thomson bien graissée, chargeur approvisionné. C'est, comme me l'a appris récemment notre ami Denis Laval, l'arme de Georges Bennetz qu'il avait récupérée. Je fais avec cette machine quelques secrètes mais coupables expériences dont personne n'a jamais rien su. Les annales du Neudorf ne mentionnent pas qu'une balle a traversé le ciel de ce paisible faubourg. Elle est pourtant bien tombée quelque part. Tel parrain, tel filleul !

A 16 ans, je me prends d'une passion littéraire et vous voyez bien que ce n'est pas par hasard pour Malraux, alias colonel Berger. Ses romans, essais et discours dévoilent des perspectives et des dimensions qui me font frissonner.

*Ah ! Que la victoire demeure avec ceux qui
auront fait la guerre sans l'aimer
In Les Noyers de l'Altenburg*

Comme certains musiciens ont l'oreille absolue, parrain avait, lui, reçu le cerveau absolu. Depuis qu'il avait été frappé d'une quasi-cécité, sa formidable puissance cérébrale palliait de manière étonnante l'infirmité : articles, interviews et discours conçus sans l'aide du papier, intériorisés, mémorisés et dits évidemment sans notes.

Mais ce scientifique était fondamentalement un humaniste, comme un savant du Moyen-âge. Latin-grec au lycée avec de beaux restes dont un goût prononcé pour la citation dans le texte. Et aussi un catholique convaincu et pratiquant dans la tradition virile et chevaleresque du scoutisme et de la route d'avant-guerre. Il était épris de son Alsace natale, terre de ses ancêtres, dont il connaissait l'histoire dans le détail et la langue jusque dans ses subtilités.

Sa promesse scout aura toujours fermement guidé ses pas :

*Le scout est fier de sa foi et lui
soumet toute sa vie.*

Le scout est fils de France et bon citoyen.

Rappelons-nous ce pèlerinage au Puy-en-Velay en août 1942, où les scouts alsaciens, à pied, pieds nus pour certains, portèrent depuis Clermont une modeste mais si symbolique réplique en bois de la Vierge de Strasbourg aux bras écartés. Très tôt ma mère m'a conduit là-bas, en pèlerinage de ce pèlerinage.

Mon mariage a été célébré par Pierre Bockel à la cathédrale de Strasbourg dont il était devenu archiprêtre. Ah ! L'odeur fameuse de la pipe de l'abbé Bockel dans son bureau aux murs tapissés de bouquins au rez-de-chaussée de la maison Metz, rue Gustave Klotz !

Longtemps, avec ma femme et mes enfants, j'ai habité à l'orée du quartier Saint-Just à Lyon, siège du séminaire où se sont noués en 42 les liens durables entre Parrain et l'abbé Bockel, avec Marc Dörner qui lui aussi fréquentait ce cercle lyonnais.

Son humour était bien éloigné de celui des médecins de salle de garde. Par exemple, il se plaisait à rappeler avec malice que « le plus vieux chêne d'Alsace est un tilleul », désignant celui planté devant l'église du Dompeter à Avolsheim, que d'aucuns appelaient par erreur un chêne et sous lequel aurait prêché saint Materne au I^{er} siècle. L'arbre est tombé de vieillesse en 2006.

Il avait fait maintes fois le chemin des lieux sacrés que sont le Dompeter où a été célébré son mariage, le Mont Sainte-Odile, mais aussi le Puy et Orcival, et d'autres encore au fil de ses pérégrinations et de ses engagements.

Cet humaniste scientifique était aussi un grand voyageur. Aidé par sa parfaite maîtrise de l'anglais et de l'allemand, il a ainsi noué de durables amitiés à travers le monde. Tante Madeleine l'accompagnait souvent, si bien qu'à une époque, certains mots lui venaient plus facilement en anglais qu'en français. J'étais impressionné par cette tante atypique, si traditionnelle et si moderne à la fois.

Je n'ai jamais entendu Parrain médire de quiconque. Ce n'était pas dans sa nature et il avait appris à respecter son prochain. Mais sa redoutable passion pour l'exactitude pouvait avoir les effets dévastateurs de la lumière crue d'un projecteur dans une grotte sombre, faisant surgir la vérité. Il tempérait alors par des commentaires miséricordieux.

Face à un visiteur, il s'inquiétait toujours en premier de l'état de la santé de celui-ci et de celle de ses proches. Il en fut encore ainsi dans ses derniers jours et dans ses derniers souffles.

Grandeur de la politesse. Politesse des grands.

Il m'avait dit récemment, alors qu'il était proposé pour être élevé au grade de commandeur dans l'ordre de la Légion d'Honneur, mais, regrettait-il, à titre militaire et non à titre scientifique : « Je ne veux plus être décoré avec le sang des autres ».

C'est ainsi qu'il était. Foi, honneur, courage, fidélité et dignité. Son souvenir est impérissable.

Voilà ce que je tenais à dire et je termine par une dernière citation malrusienne prise dans les Oraisons funèbres, avec une pointe de grandiloquence que tu aurais goûtée en plissant les yeux, mon cher Parrain :

*Le tombeau des héros est le cœur
des vivants.*

Michel Morgenthaler.

QUE S'EST-IL PASSÉ À BALLERSDORF EN NOVEMBRE 1944 ?

A Ballersdorf, on se battit maison par maison. Les Allemands s'accrochaient, on les grignotait. Ils faisaient circuler leurs automitrailleuses, leurs petits canons de la Flak, des 88¹. Ils se barricadaient dans les caves avec les civils et on ne pouvait plus les chasser à la grenade. Un tireur d'élite tint longtemps au sommet du clocher. Avec son fusil à lunette, il stoppait à lui tout seul la section du Nord, celle de Malnory. Un Sherman² l'a descendu de son perchoir.

La progression a continué. Une mitrailleuse rafalait à ras de terre et c'est Malnory qui a pris. Il était là, seulement blessé, contre un muret. Morgenthaler a voulu aller le chercher, la mitrailleuse a crépité et Morgenthaler est mort comme ça. On a vite su, dans la compagnie, que le curé de Ballersdorf était l'oncle de Morgenthaler et que le gars était revenu se faire tuer chez lui, à vingt-trois ans.

A la fin, il a encore fallu demander un Sherman pour sortir le commandant allemand de son trou. On l'avait repéré, il s'était bouclé tout seul dans une cave, on lui expédiait des grenades par le soupirail et il les renvoyait aussi sec. Le Sherman a tiré à bout portant sur la ferme et le chef allemand est sorti du nuage de plâtre, mains en l'air. Il était quatre heures, Ballersdorf était pris.

Plus tard dans la nuit, quand le lieutenant-colonel Jacquot et le gros capitaine Schwarzentruher, en tournée d'inspection, s'arrêtèrent à Ballersdorf et qu'ils trouvèrent des hommes chantant dans les caves, ronds comme des Polonais, ils durent remballer leurs félicitations et

la poignée de main aux vainqueurs...

Jacquot, furieux, brailla de prendre la position de défense :

« Si les Boches revenaient, bande de cons ! »

Et Bord, dit le Bronzé, se fit savonner par le terrible Schwarzentruher :

« Je te casse, André, je te casse ! Voir des choses pareilles ! Inadmissible ! »

On avait fait des prisonniers, pourtant ! Nos premiers, soixante. Des ennemis qui s'étaient rendus à nous. C'était une preuve. On cravatait un ou deux malheureux, au maquis ou dans les Vosges, jamais une belle prise comme ça. Ce serait la première colonne de prisonniers de la Brigade et elle défilerait dans les rues d'Altkirch, devant la population, les types des autres unités et les jolies filles.

« Ben quoi, répondit Bord, très excité, on a fait notre boulot, non ? »

D'après Léon Mercadet

La Brigade Alsace-Lorraine, Grasset, 1984.

(1) Flak 88, abréviation de Fliegerabwehrkanone de 88 mm, utilisé pendant la Seconde Guerre mondiale dans la lutte antichar.

(2) Char américain moyen produit à près de 50 000 exemplaires pendant la Seconde Guerre mondiale.

Infirmière dans la Brigade Alsace-Lorraine

C'est grâce à l'engagement et au dévouement sans réserve de Bernard Metz qui n'hésita pas en 1943 à interrompre ses études de médecine commencées à Strasbourg au début de la guerre, poursuivies à Clermont-Ferrand (université de repli) et qui se consacra à l'organisation du Groupement Mobile d'Alsace en zone sud, qu'est née la Brigade Alsace-Lorraine.

Cette unité fut vraiment le creuset où se fondirent ces groupes clandestins d'Alsaciens et de Lorrains décidés à libérer leurs provinces dont ils refusaient l'annexion après le désastre de 1940. Bernard Metz dut aussi dépenser des trésors d'énergie pour que le commandement de cette Brigade soit confié à André Malraux (alias colonel Berger, grade et nom de guerre) secondé par le lieutenant-colonel Pierre-Elie Jacquot (breveté d'Etat-major).

De plus, Bernard Metz avait obtenu que la Brigade soit qualifiée d'indépendante parce qu'il savait qu'ainsi elle ne serait pas « endivisionnée », mais rattachée directement au commandant en chef et pourrait, en conséquence, être affectée sur les champs de bataille, là où son renfort pourrait se révéler nécessaire.

C'est ainsi que le général de Lattre de Tassigny put appeler la Brigade à s'engager dans la défense de Strasbourg, comme nous le verrons le moment venu...

Le 27 septembre 1944, les deux ambulances Matford V8 des infirmières sont donc prêtes à remplir leur rôle. Nous attendons à Froideconche où se tient le PC de la Brigade.

Le temps est épouvantable : il pleut, il fait froid. La Brigade est placée en appui de la 1^{ère} DB. Cette division blindée (mais la Brigade est loin de l'être) a pour objectif le contrôle des Vosges entre le col de Bussang et la trouée de Belfort. La Brigade compte trois bataillons (Strasbourg, Metz, Mulhouse) qui vont être engagés à tour de rôle. Nous les accompagnons. Comme les hommes, on nous a dotées de casques américains (une coiffe en plastique et une carapace). Nous pénétrons dans la forêt des Vosges avec les soldats d'André Malraux, les soldats qu'il compara à ceux de l'an II. On nous arrête au niveau d'une maison forestière près de laquelle s'est embusquée une batterie de canons, des 140 longs, je crois. On se bat un peu plus haut, tout près. Sur des chariots dont se servent habituellement les forestiers, les infirmiers descendent les morts et les blessés. Nous emmenons les blessés à l'hôpital de Luxeuil et déposons les morts à la mairie de Froideconche (ce n'est pas un jeu de mots) où les villageois se chargent de la toilette mortuaire. Nos

aumôniers catholiques, protestants, juifs, les accueillent dans la chapelle ardente avant de présider aux derniers adieux où leur seront rendus les honneurs. La Brigade va laisser dans son propre petit cimetière ses 32 premières victimes.

Du 27 septembre au 28 octobre, nos braves V8 escaladeront les routes des Vosges. Elles n'avaient pourtant pas été prévues pour affronter des conditions pareilles. Pas de cratage ; mais quand nous nous embourbons, il y a toujours un chasseur, un artilleur, même un tabor pour venir à notre secours.

Puis la Brigade est envoyée au repos, à Remiremont. Il le fallait. Nous touchons des uniformes neufs. Le temps de repos va permettre à nos médecins qui sont tous des étudiants de la faculté de Strasbourg de pratiquer tous les examens et toutes les piqûres requis, nous réservant le soin d'introduire les aiguilles à la chaîne.

La Brigade est à nouveau engagée en soutien de la 5^{ème} DB entre le 23 et le 27 novembre et 18 des nôtres tombent du côté de Dannemarie.

Le 5 décembre, de Lattre détache la Brigade en avant-garde de la 1^{ère} armée française à Strasbourg qui est libérée par la 2^{ème} DB du général Leclerc, mais qui se trouve sous commandement américain.

Le 17 décembre, la Brigade participe à la réouverture de la cathédrale. C'est un de nos aumôniers, Pierre Bockel qui prononce l'homélie.

C'est pendant ces quelques jours de stand-by que je réussis à piquer tous les camemberts d'un Dodge qui a arraché le fourneau de notre gazogène (nous en avions encore un) en nous croisant. Le choc a été rude, mais prolifique... Pendant que les hommes se disputent, j'en profite ; la force d'inertie a projeté tous les camemberts sur l'herbe. Je n'ai qu'à les ramasser : ce sera notre rançon.

Tout-à-coup, alerte ! le général von Rundstedt veut reprendre Strasbourg. La Wehrmacht attaque au nord et au sud. Les américains, encerclés au nord, soutiennent une bataille acharnée à Bastogne dans les Ardennes belges. « Rendez-vous » leur crie-t-on ! « Nuts » répond le général américain...

En même temps, une autre contre-offensive allemande au sud se déclenche dans la poche de Colmar. Ces deux actions amènent le commandement américain à ordonner le repli des troupes alliées, dont la 2^{ème} DB, ce qui signifie l'abandon de Strasbourg. Vous pensez, pas question pour le général de Gaulle ! De Lattre n'a pas le droit de dire à Leclerc de rester. Il alerte la 3^{ème} DIA,

mais il a envoyé la Brigade en avant-garde à Strasbourg début décembre. La Brigade est indépendante, elle n'est pas « endivisionnée » et donc il lui confie la défense de tout le secteur sud. Vous connaissez l'histoire : « Père, gardez vous à droite. Père, gardez vous à gauche ». C'est un peu « notre » histoire.

Nous revoilà dans la bagarre. Notre PC se déplace à Plobsheim (12 km au sud de Strasbourg) et envoie une compagnie à Gerstheim, plus au sud. Entre les deux, un bras du Rhin et tout ce terrain n'est que marécages et canaux. En raison de la violente attaque dans le nord, nous pensions que les blindés allemands chercheraient d'abord à reprendre Strasbourg, mais non. Ils surgissent au sud venant de Colmar, arrivent à Gerstheim le 9 janvier. Nos gars font sauter le pont d'Erstein, mais ceux qui n'ont pas eu le temps de sortir sont faits prisonniers. Une centaine s'échappe et tente de rejoindre Plobsheim à travers les marais. Certains traversent le bras du Rhin à la nage, mais la température est descendue à -5°. Dès que l'alerte est donnée, nous partons à leur recherche... Nous ne pourrions pas les sauver tous de leurs gelures. La Brigade perd 13 des siens.

Ce mois de janvier 1945 voit une autre tragédie. A proximité du PC où nous nous trouvons, on a chargé le Génie de créer un champ de mines. L'un de nos hommes doit couvrir un des sapeurs qui enterre ces engins. On nous appelle et je pars avec le docteur Dorner. Fausse manœuvre probablement puisqu'une mine a sauté. Les blessures sont horribles et nous ne pouvons mettre que quatre garrots au sapeur qui ne survivra pas. Mais notre homme, Lucien 18 ans a une jambe arrachée et l'autre qui ne vaut guère mieux. « Courage Lucien, ça va aller ». On charge nos deux blessés et faisons route rapidement vers Strasbourg. Je vais voir souvent Lucien à l'hôpital : il se rétablit. Bénéficiaire d'un emploi réservé, il devient téléphoniste après plusieurs mois. Nous nous voyons chez lui à Sarralbe, ou lors de nos réunions annuelles. Dès qu'il me voit, il m'embrasse et crie : « Elle m'a sauvé, elle m'a sauvé ». Comment oublier ?

Entre le 22 décembre 1944 et le 2 février 1945, la Brigade perdra 13 de ses hommes.

Ce sont les Allemands qui sont finalement encerclés à leur tour à Bastogne. Le général « Nuts » leur a tenu tête. Les troupes américaines ont eu raison du général von Rundstedt qui est obligé de se replier. La poche de Colmar n'existe plus et les deux provinces sont libres.

Les deux clauses qui conditionnaient la formation de la Brigade Alsace-Lorraine



sont donc respectées : indépendance de la Brigade non « endivisionnée », limitation de l'engagement des volontaires à la libération de l'Alsace et de la Lorraine.

La Brigade est dissoute le 15 mars 1945, mais la guerre continue.

La plupart des volontaires retournent à la vie civile, les autres se réengagent pour servir dans la 3^{ème} demi-brigade de chasseurs à pied, sous les ordres du colonel Pierre-Elie Jacquot. Cette demi-brigade est endivisionnée dans la 14^{ème} DI du général Salan ; elle se compose de trois bataillons (1^{er}, 4^{ème}, 31^{ème}). Les gars de la Brigade forment le 4^{ème} bataillon dont je traduis la sonnerie du clairon indicative : « 4^{ème} bataillon, commandant Clinchamp, toujours en avant ».

Nous voilà chasseurs à pied, au calot « bleu à crevé jonquille » portant fourragère aux couleurs de la médaille militaire.

La 3^{ème} demi-brigade est bientôt désignée pour participer aux derniers combats que livre l'Allemagne nazie sur son territoire. Début avril, nous quittons Plobsheim, descendons le cours du Rhin et peu à peu

nous atteignons Germersheim qui brûle. Les Américains y construisent un pont de bateaux qui nous permet de franchir le Rhin. C'est dans cette ville en ruines qu'André Malraux nous décore toutes les quatre de la Croix de Guerre.

C'est ensuite une promenade de santé. Nous avançons avec le printemps. Les arbres fruitiers sont en fleurs. Nous traversons Spire, Karlsruhe, stoppons à Baden-Baden et pénétrons en Forêt-Noire. Nous arrivons à Donaueschingen, occupons le château du prince de Fürstenberg. Le Danube prend sa source dans le parc.

Le 8 mai, dans le parc devant le château, nous participons au défilé de la Victoire.

Notre « mission » est accomplie, le souvenir de la Brigade demeure : « vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine ».

Tous les ans, Bernard Metz nous convie aux

cérémonies du souvenir. Rassemblements émouvants dans des cités symboliques où les habitants nous acclament. Dieu sait si les Alsaciens et les Lorrains savent démontrer leur patriotisme et leur reconnaissance !

Grandiose cérémonie à Strasbourg même où la mairie nous reçoit.

Nous nous rassemblons à la mémoire d'André Malraux dans la cour carrée du Louvre au moment de sa mort en 1976 et en novembre 1996 lors du transfert de ses cendres au Panthéon devant lequel une tribune nous a été réservée.

Le dernier rassemblement autour de Bernard Metz s'est tenu le 10 septembre 2009 : nous étions une vingtaine ayant pu venir à Strasbourg à St Pierre le Jeune puis au cimetière de Mutzig. ■

Ghislaine de la Morvonnais
Infirmière de la Brigade Alsace-Lorraine

COMMÉMORATION À FROIDECONCHE

Les anciens de la Brigade Alsace-Lorraine ont l'habitude de se rendre en pèlerinage à Froideconche, où un monument, inauguré en 1986, immortalise leurs 65 compagnons tombés au champ d'honneur.

Il s'agit certes de rendre hommage à des héros, mais aussi d'éveiller la curiosité des générations futures et susciter leurs interrogations. Pourquoi ces noms inscrits dans la pierre ? Qu'est-ce qui a poussé ces hommes à donner leur vie si précieuse ?

C'est à l'occasion du pèlerinage de 2010 qu'Edmond Fischer, président du Comité pour la Mémoire de la Brigade Alsace-Lorraine (COMEBAL), prononça l'allocution ci-après :

Adresse au Maire et à la population de Froideconche.

Lorsque la lance du légionnaire romain confirma la mort de Jésus, Joseph d'Arimathe demanda à Pilate l'autorisation de descendre le corps sans vie et il l'ensevelit dans son tombeau neuf, et les femmes de l'entourage de Jésus préparèrent les aromates et les parfums prescrits.

Cet exemple tiré de l'Evangile, est-ce lui qui poussa l'institutrice, Madame Seiler, à offrir le terrain d'inhumation des premiers morts de la Brigade et incita ses amies à procéder pieusement à leur toilette funéraire ?

De là s'est nouée cette forte amitié entre nous et la communauté de Froideconche et de là vient la dette de reconnaissance dont je



08-05-1996, Bernard Metz et Gustave Houver (président de l'amicale de la B.A.L.) honorent à Froideconche Mlle Seiler l'institutrice qui donna son terrain en octobre 1944 pour enterrer les morts de la Brigade

témoigne aujourd'hui, près de 66 ans après les faits, alors que la plupart des participants de l'époque ont déjà disparu.

Merci, un grand merci de nous avoir donné ce lieu où nous venons en pèlerinage annuel nous recueillir devant le monument à la mémoire de nos camarades.

Camarades dont le souvenir est rassemblé en ce lieu, au pied de cette stèle, je vous salue !

Je te salue Georges Bennetz, mon chef de troupe des éclaireurs unionistes de Mulhouse, mon camarade de cordée dans les Alpes, toi qui m'as introduit en Résistance. Je te salue Henri Zundel, mon petit cousin, compagnon de mes jeux d'enfance.

Je vous salue tous mes camarades, fauchés

par la guerre cruelle, vicieuse, haïssable. Vous êtes entrés dans cette guerre dans un élan patriotique pour débarrasser le pays de la lâche ignominie de Vichy, pour chasser les troupes ennemies qui l'occupaient, pour retourner en Alsace et en Moselle en vainqueurs et y effacer la trace des bottes nazies.

Rassemblés par notre inspireur, Bernard Metz, vous êtes entrés dans cette guerre que vous saviez nécessaire et juste, mais la mort vous a arrêtés sur la route que vous vous étiez tracée.

Certes, vous avez, nous avions chanté les vieux chants de la Révolution : la liberté ou la mort, mourir pour la Patrie ; nous les avons chantés d'un cœur joyeux, plein de vie, espérant la liberté, ignorant la mort.

Au maquis pourtant, nous avons chanté un chant nouveau : « Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place », car nous savions que la mort rôdait, car nous étions la cible des miliciens, nous étions celle des troupes d'occupation d'autant plus cruelles qu'elles nous redoutaient.

Et nombreux furent ceux de nos amis que la Gestapo enleva un matin pour être fusillés le soir ou pour aller pourrir dans un camp de concentration.

Ces morts des maquis que nous avons ensevelis dans le Gers, en Dordogne, en Savoie ou que sais-je, qui furent nos compagnons, je les associe à l'hommage que nous vous rendons, camarades de la Brigade, ici, aujourd'hui, en ce jour anniversaire de la paix et de la liberté retrouvées.

Edmond Fischer, 8 mai 2010.

Bernard Metz-Pierre Bockel : une amitié

Après avoir écouté au cours d'une réunion à Clermont-Ferrand, l'abbé aumônier Paul Held, évadé d'Alsace, témoigner du martyre vécu par les provinces annexées par le régime nazi, en particulier de l'embrigadement tragique de la jeunesse, Bernard Metz jugea en conscience qu'il ne pouvait demeurer inactif dans le combat à mener contre l'occupant et poursuivre sans faillir ses études de 4^{ème} année de médecine. Il décide de gagner Lyon, rechercher un réseau de résistance. Au moment de son départ, une connaissance lui suggéra de rencontrer le séminariste Pierre Bockel, qui faisait « tout ce qui se doit en ce moment ». Il retrouve son ami Marc Dorner – étudiant en médecine comme lui – qui lui confirme tout l'intérêt de le rencontrer. C'est ainsi que l'amitié entre Bernard Metz et Pierre Bockel naquit un après-midi de novembre 1942.

« Nous avons commenté les événements récents, les motifs nouveaux d'espérer la défaite allemande et le passage prévisible de la résistance spirituelle à des actions plus musclées ».

Ils échaufaudèrent tous deux un plan de recrutement au sein des milieux de jeunes étudiants ou auprès de leurs relations conservées des mouvements de jeunesse, catholiques et protestants, en vue de renforcer les futures troupes combattantes au moment du débarquement, prélude à la libération de la France.

En janvier 1943, Pierre Bockel introduisit Bernard Metz auprès des dirigeants du réseau Martial, initiateurs d'une structure très élaborée de résistance alsacienne, Paul Dungler et Marcel Kibler. Ceux-ci approuvèrent le plan proposé et engagèrent Bernard Metz comme membre du réseau, le chargeant de sa mise en œuvre et de la coordination des groupes locaux qui se constituaient, en Dordogne, en Corrèze, dans la région toulousaine et bientôt à Clermont-Ferrand et qui constitueraient le GMA-Sud (Groupe Mobile d'Alsace-Sud) ossature de la future Brigade Alsace-Lorraine, renforcée plus tard par les résistants alsaciens et lorrains de Savoie et de Haute-Savoie, puis de Belfort et du Donon.

Bernard Metz assista à l'ordination de Pierre Bockel le 24 juin 1943, dans la basilique de Fourvière. S'étant attardé à la réception organisée par les amis, il rata son train de retour sur Clermont-Ferrand. Ce concours de circonstance lui évita d'être pris dans la rafle menée par la Gestapo à la cité universitaire Gallia et d'être envoyé en camp de concentration, où plusieurs de ses camarades périrent.

Les deux hommes se revirent en juillet à Royat, lieu d'exil du Séminaire de Strasbourg, à l'occasion d'une visite que Pierre Bockel fit à son directeur, l'abbé Elchinger, futur évêque de Strasbourg, pour étudier puis proposer à Mgr

Ruch, leur évêque en exil à Trélissac, dans la banlieue de Périgueux, un poste d'aumônier auprès des jeunes Alsaciens et Lorrains réfugiés dans la région toulousaine.

Les contacts entre eux s'espacèrent ensuite du fait des nombreux déplacements qu'impliquait la mission de Bernard Metz, de liaison et de coordination des groupes de résistants alsaciens et mosellans du GMA-Sud, répartis dans les départements du sud-ouest.

En octobre 1943, Bernard Metz fit partie de la petite équipe constituée autour de Pierre Bockel pour la conception et la rédaction du Cahier du Témoignage chrétien Alsace et Lorraine Terres françaises, afin de porter témoignage sur le drame vécu par les trois départements de Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, purement et simplement annexés.

Après la libération en août 1944, des régions d'accueil par les FFI et les FTP, appuyés par les résistants alsaciens et lorrains, on mit en œuvre la suite du plan d'action décidé par l'état-major de la Résistance alsacienne : organiser une unité combattante destinée à rejoindre l'armée du général de Lattre, débarquée le 15 sur les côtes de Provence et qui remontait rapidement la vallée du Rhône, pour participer à la libération de leurs provinces.

Le commandement de cette unité fit l'objet de péripéties et de plusieurs pistes qui aboutirent, en septembre, avec le soutien de Bernard Metz et d'Antoine Diener-Ancel, commandant les troupes alsaciennes et lorraines de Dordogne, puis le ralliement, après quelques tergiversations, de Pierre Bockel, au choix du colonel Berger, André Malraux, avec pour second le lieutenant-colonel Pierre-Elie Jacquot.

Bernard Metz et Pierre Bockel vécurent « la grande aventure » de la Brigade Alsace-Lorraine, l'un auprès de l'état-major, l'autre comme aumônier avec un autre aumônier catholique et deux pasteurs protestants.

Après la guerre, Bernard Metz souscrivit à l'idée d'André Malraux de créer une Amicale des Anciens, puis de lancer un bulletin de liaison. Pierre Bockel fut constamment à ses côtés tout au long de la vie de cette amicale, de ses manifestations, de ses célébrations œcuméniques dans la crypte de la cathédrale de Strasbourg.

Bernard Metz accueillit pendant plus de dix-huit ans Pierre Bockel sous son toit, au rez-de-chaussée de sa maison, où ce ne fut que défilé sans fin d'étudiants. L'emploi du temps des deux hommes ne leur permettait pas de se rencontrer très souvent, mais c'est le propre de leur amitié que de prospérer dans le silence et dans la proximité d'esprit.

Leur connivence s'affirma à l'occasion de temps politiques forts : le procès de



Pierre Bockel

Bordeaux en 1953, des « Malgré-Nous » engagés de force dans une unité de la Waffen SS et qui participèrent à la tragédie d'Oradour-sur-Glane. En 1954, pour le projet avorté d'une Communauté Européenne de Défense. En 1956, contre le projet d'une Algérie française. En 1958, à l'occasion du retour au pouvoir du général de Gaulle.

Pierre Bockel soutint fermement Bernard Metz, qui en tant que Président du Comité Central de l'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, écrivit le 15 juin 1958 aux comités départementaux pour rappeler l'esprit d'apolitisme qui avait présidé à la création de cette amicale et qui demeurerait un principe intangible, dans le respect impérieux de la liberté de croire et de penser de chacun de ses membres.

En mai 1968, tous deux s'accordèrent pour voir émerger de la révolte étudiante des signes révélateurs de renouveau et de liberté dans une construction de vie voulue par la majorité des étudiants, bien au-delà des scories de violence et de politisation gauchiste d'une frange d'entre eux.

Une profonde amitié liait Bernard Metz à Pierre Bockel : nul besoin de mots, de lettres ou de longs discours. La pudeur de chacun conservait la fraîcheur de leur fraternité et sa saveur.

Ils étaient à l'image de ce qu'écrivait le professeur Emile Baas, dans sa préface à Situation d'Alsace : « aux allures franches, à la parole nette, à la fidélité tenace ».

Bernard Metz et Pierre Bockel ont ainsi partagé l'accord sur l'essentiel.

Amoureux de leurs provinces et de l'être humain, dans ce qu'il avait de plus noble et de plus haut et capable de se dépasser et de surpasser, d'une foi chrétienne affirmée et à l'esprit critique affûté, à l'humour proprement alsacien, ils furent réunis dans une amitié sereine et harmonieuse, amitié qu'ils considéraient, l'un et l'autre, comme l'une des plus hautes valeurs de l'Homme. ■

Daniel Froville, février 2011.

Mathilde Brini nous a quittés le 22 mars 2011



Née à Strasbourg le 14 décembre 1919, Mathilde Fritz, alors chef de travaux en chimie est arrêtée le 25 novembre 1943 en même temps que son patron, le professeur Kirmann et de nombreux enseignants et étudiants de l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand.

Déportée à Ravensbrück (n° 27407) du 3 février 1944 au 16 avril 1944, elle sera ensuite transférée à Zwodau, camp satellite de Flossenbürg (n° 51853) jusqu'à sa libération le 7 mai 1945.

Dès son retour, elle participe à l'ouvrage collectif *De l'Université aux camps de concentration - Témoignages Strasbourgeois* (Presses universitaires de Strasbourg) en rédigeant un article :

« De Ravensbrück à Zwodau » qu'elle termine, après avoir évoqué la libération de Zwodau, par ces mots : « *puis ce fut la fuite, la liberté dans notre France libre ; mais ce ne sera jamais l'oubli de toutes celles qui sont restées là-bas, pour toujours, avec la conviction que leur mort n'était pas inutile* ».

Depuis, parallèlement à sa carrière universitaire, elle est restée mobilisée, dans le cadre de plusieurs associations, pour que reste vivante la mémoire de ses compagnes et de ses compagnons déportés. Nombreux sont ceux, collégiens, lycéens, adultes qui se souviendront du contenu sans faille de ses témoignages, mais aussi de sa présence souriante, à la fois si forte et si apaisée.

LE TÉMOIGNAGE DE VALÉRIE DRECHSLER

Le 22 mars dernier, nous apprenions le décès de Mathilde Brini. Camarades résistants et déportés, élus, responsables et chercheurs de l'Université, élèves et enseignants du secondaire, directeurs et animateurs du Centre européen du résistant déporté et du Mémorial de l'Alsace-Moselle, tous avons partagé le sentiment d'une profonde tristesse, d'un grand vide désormais.

S'il ne fallait garder qu'un seul souvenir : son sourire en toutes circonstances. Sourire amical pour ses pairs d'infortune et de déportation, sourire d'encouragement pour ses thésards, sourire bienveillant pour tous les pédagogues et jeunes venus l'écouter et profiter de ses mots de sagesse et de liberté.

Je rencontrai Mathilde Brini en 2006, et quelques jours après nos premiers échanges téléphoniques, nous nous retrouvions pour partager une délicieuse pâtisserie dans l'un des salons de thé strasbourgeois qu'elle appréciait. Elle m'avouait sa gourmandise !

Gourmande, assurément elle l'était : de la vie d'abord, parce qu'elle avait dû traverser, subir, voir et côtoyer tant d'horreurs. De celles que l'on ne raconte jamais complètement, mais dont les silences qui suivent la narration vous sont un écho qui vous accompagne longtemps : la rafle de l'Université en 1943, la déportation à Ravensbrück. Fraternité éternelle des Robes grises, ses camarades du camp et amies pour la vie pour celles qui ont eu la chance de revenir.

Assoiffée aussi d'apprendre, de comprendre, témoignant d'une indéfectible reconnaissance à ses maîtres de l'Université.

Reconnaissance et fidélité qui s'exprimèrent assurément à travers l'enseignement qu'elle-même avait pu donner à ses étudiants.

Avide enfin de transmettre, de dire, redire, son parcours et d'inviter ses jeunes auditeurs à échanger, lui poser des questions.

Elle savait les écouter. Ferme dans la réflexion et les propos, toujours simple et discrète dans son attitude. L'échange était réel. Les adolescents en face d'elle avaient, malgré la gravité des sujets échangés, les yeux qui brillaient et elle, le sourire dans les yeux.

Quelques moments me reviennent. En 2007, elle avait accepté de participer aux rencontres que j'organisai pour le Centre européen du résistant déporté autour d'abord des destins des femmes résistantes et déportées, autour ensuite des « petits monuments de mémoire » réalisés par des collégiens de Molsheim.

Ce furent aussi au fil des ans les paroles échangées au cours de la cérémonie annuelle d'hommage à ses camarades disparus de l'Université, à Strasbourg, ou encore un regard complice, une main serrée lors des visites du Struthof. A chaque fois, elle répondait « présente ! ».

Il y eut encore ces innombrables moments que vous avez partagés avec elle. Conservez-les comme de précieuses sources de force et d'énergie quand vous avez envie de baisser les bras !

Merci Madame. Merci Mathilde.

Valérie Drechsler

Directrice du Centre européen du résistant déporté



Exposition "Les Robes grises", Mathilde Brini à Ravensbrück, dessin de Jeannette L'Herminier

Témoignages de Mathilde Brini

Le professeur d'Université



Mathilde Brini était professeur de chimie, d'abord à l'Université de Strasbourg puis à l'Université Louis Pasteur. Annie Cheminat, dont elle fut le directeur de thèse, nous livre ainsi son souvenir : « J'ai rencontré Madame Brini pour la première fois en 1962 comme étudiante au CSU de Mulhouse, puis à Strasbourg avant qu'elle ne m'accueille dans son laboratoire. Sous sa direction, j'ai préparé mon doctorat et je lui dois assurément mon entrée dans la carrière universitaire. Mais au-delà, il me restera indéfectiblement le souvenir de ses grandes qualités humaines, du mélange de fermeté et de compréhension dont elle savait faire preuve, de la confiance et de la liberté qu'elle nous accordait à nous, ses « thésards » pour que chacun apprenne à trouver son chemin. Je lui en suis infiniment reconnaissante.

Chercheur reconnu et pédagogue de grande qualité, Mathilde Brini portait au fond d'elle la marque des souffrances endurées lorsqu'étaient bafouées, pendant la sombre période de la guerre, les valeurs de liberté, de vérité et d'humanité. En effet, alors qu'elle était chef de travaux en chimie auprès du professeur Kirmann, elle a vécu le traumatisme de la rafle du 25 novembre 1943 lorsque l'Université de Strasbourg était repliée à Clermont-Ferrand. Ce jour-là, comme elle l'a rappelé elle-même dans le témoignage qu'elle a apporté lors du 60e anniversaire des événements de 1943, elle « s'est retrouvée du mauvais côté » lorsqu'a été effectué sous l'égide de la Gestapo le tri des étudiants et universitaires pris dans la rafle. Il s'en est suivi pour elle la déportation dans plusieurs camps jusqu'à la libération le 7 mai 1945.

De cette période Mathilde Brini a gardé le souvenir fort et présent « de toutes celles qui sont restées là-bas ». Elle s'est fait un devoir de témoigner « en toute simplicité » comme elle le disait elle-même pour que la mémoire de ses camarades reste vivante ». ■

Annie Cheminat

Professeur à l'Université Louis Pasteur
Recteur honoraire de l'Académie de Nantes

Enregistrement du 15/06/2001 par Anne Sanquer et Diane Gilly (Association des Amis de la FMD – Bas-Rhin), pour l'audiothèque de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation. Extraits choisis et résumé rédigé par Marie-Claire Allorent, juin 2011.

Octobre 1939 – Novembre 1943 : les études à Clermont-Ferrand :

- Fin octobre 1939 : reprise des cours de l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand, suite à l'évacuation de Strasbourg.

- Mathilde Fritz, qui vient de terminer la première partie de sa licence de sciences physiques, s'inscrit pour un certificat de chimie générale qu'elle obtient en mai 1940.

- Juin 40 : « Je m'apprêtais à rentrer en Alsace ; mes parents étaient restés dans leur maison de campagne des Vosges et j'avais mon laissez-passer militaire, à mes risques et périls, puisque l'Alsace était devenue terrain de combats », mais ayant reçu une lettre de son père hostile à l'annexion de fait – « surtout ne rentre pas en Alsace », lui écrit-il, elle choisit de poursuivre ses études à Clermont.

Novembre 1943 – janvier 1944 : la prison militaire de Clermont-Ferrand :

Depuis leur occupation de la zone Sud, en novembre 1942, les Allemands veulent la fermeture de l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand, d'où les arrestations en juin 1943 de nombreux étudiants dans leur foyer et, le 25 novembre, de l'ensemble des professeurs et étudiants par la Luftwaffe et la Gestapo, dans les locaux de l'Université.

Suite à deux tris successifs, à l'Université puis à la prison militaire du « 92 » à Clermont, une cinquantaine d'étudiants et une quarantaine de professeurs sont internés : les hommes sont transférés à Compiègne juste avant Noël, suivis des femmes le 20 janvier.

Janvier - avril 1944 : la déportation à Ravensbrück :

Mathilde fait partie du convoi dit des « 27 000 ». Entassées à 300 par wagon des bestiaux, après trois jours et trois nuits, avec au départ un seul colis de la Croix Rouge par personne, et sans connaître la destination, le choc de l'arrivée, à 3h du matin : à la descente, hurlements et coups de bâton, puis douche, épouillage, rasage « de celles qui avaient de beaux cheveux » et

remise de tous les vêtements et objets personnels. Il s'agit « d'un des premiers grands transports arrivant au camp, 1000 femmes environ, d'où une certaine confusion » et l'entassement, pour la quarantaine, dans deux baraques prévues chacune pour 300 personnes. Mi-mars, embrigadement dans la vie du camp : pas encore de travail régulier dans les Kommandos, mais des corvées, 12 heures par jour, par exemple décharger des wagons, couper du bois en forêt, déplacer du sable dans des wagonnets...

Mi-avril : des représentants de la firme Siemens viennent choisir de la main-d'œuvre : « peut-être une chance pour moi... on était alignées, on nous demandait d'ouvrir la bouche comme dans un marché à bestiaux, on observe nos mains... j'ai été « choisie » avec 200 camarades françaises pour partir en Kommando ». Après trois jours et trois nuits de voyage, arrivée à Zwodau, en Tchécoslovaquie ; pendant ce voyage, « on a eu une certaine satisfaction de voir les dégâts des bombardements alliés, ce qui nous a remonté le moral ».

Avril 1944 – mai 1945 : le Kommando de Zwodau.

- **Le quotidien au camp et à l'usine :** la firme Siemens a installé dans une ancienne filature une unité de fabrication de pièces détachées pour les V2. « L'usine est dirigée par des civils, considérés comme indispensables à l'industrie allemande, ce qui leur évitait de partir en Russie et donc ayant intérêt à nous faire travailler... on dormait, on mangeait, on travaillait dans l'usine et en fin de semaine on construisait le camp... fin juillet 44, nous nous installons dans 2 baraques avec eau courante et dortoir à un kilomètre de l'usine ». Mathilde évoque le travail de bobinage auquel elle est affectée avec une camarade française, insistant sur la chance d'être assise pour ce travail « pas trop dur ».

Elle raconte avec précision les horaires, les conditions d'hygiène, la malnutrition, mais parle peu de l'encadrement SS.

- **Quelques événements personnels :** « en septembre 44, j'ai pu envoyer une carte, bien sûr censurée, à mes parents qui étaient restés en Alsace et qui ne savaient pas ce que j'étais devenue ; mon père était droguiste, il avait quitté Strasbourg au moment de l'évacuation, et il n'était jamais revenu (de sa maison des Vosges) depuis l'évacuation, ne voulant pas travailler avec les Allemands » ; une réponse de son père lui parvient « mais, en novembre 44, Strasbourg a été libéré par les troupes

de Leclerc. Mes parents sont redevenus français et, naturellement, nos relations ont été coupées ».

Elle raconte aussi sa « chance » d'avoir été en quarantaine, pour une scarlatine, au Revier « où les soins consistaient simplement à nous isoler d'autres malades et, parmi ces malades, des tuberculeuses à l'extrême limite de la vie » et ainsi « d'avoir passé décembre et une partie de janvier 45 au chaud et sans appel ».

En quelques mots, elle fait allusion au sabotage des bobines : « on nous avait dit de ne jamais toucher le fil avec un instrument métallique, ce que nous avons fait évidemment avec joie »... et parle sobrement « d'émotion », lorsqu'en février-mars 45 ont été renvoyées de Dora des bobines défectueuses « nous n'en menions pas large. On pouvait les vérifier et nous accuser de sabotage... on nous a demandé de les débobiner pour récupérer le fil... mais les Allemands avaient d'autres soucis et personne ne s'est jamais occupé de savoir ce qui s'était passé avec ces bobines... Heureusement pour nous... ».

La libération : En avril 1945, faute de matériel, l'usine ferme, les civils partent.

Début mai, ordre est donné par les SS aux 1200 femmes alors présentes d'évacuer le camp « pour marcher vers l'ouest et essayer d'échapper à l'armée russe ». Marche sous la neige, mais en route rencontre avec un corps d'armée allemand « qui nous a renvoyées en nous disant : « repartez d'où vous venez » de sorte que nous avons fait demi-tour ».

Le 3 mai retour au camp, mais entre temps, « les barbelés avaient été enlevés pour faire disparaître les traces, il ne restait plus que les miradors... Le 7 mai le camp est libéré à midi par 2 soldats de l'armée américaine, des canadiens en jeep, puis à 15 heures par les russes ; nous nous sommes retrouvées en pleine liberté, mais ne sachant pas

où aller, nous sommes restées dans les baraques et, à ce moment là, l'armée américaine nous a apporté à manger... ».

Les derniers jours, nous n'avons qu'une boule de pain pour 14 et étions affamées et complètement épuisées... ».

« Donc le 8 mai, un officier américain nous a annoncé avec beaucoup de joie que la guerre était gagnée, que nous étions libres, que nous allions rentrer chez nous. Nous avons été prises en charge par des camions américains qui nous ont emmenées à Würzburg, seul endroit où il y avait des trains... ».

Suit le récit de ce voyage d'une semaine via Francfort et Charleville, de l'accueil à la gare du Nord à Paris le 20 mai, puis à l'hôtel Lutétia, du retour à Strasbourg, de la reprise de sa thèse et de ses débuts comme assistante à l'Université de Strasbourg : « j'ai eu la chance de pouvoir réintégrer la vie de tous les jours dès octobre 45, maigre, épuisée, mais pas malade ; j'ai donc pu reprendre une vie normale ».

Son engagement pour la mémoire de la déportation :

- Au sein de plusieurs associations de déportés : « On peut se demander ce que sont devenues toutes ces femmes qui se sont connues au camp. Eh bien ! Il existait une telle entraide et un tel soutien entre les prisonnières qu'à la libération, on n'a pas pu se quitter comme ça, pour ne jamais se revoir »

Mathilde évoque alors son adhésion à l'ADIR (Association des Déportés Internés de la Résistance), ses rencontres au sein de l'Amicale de Ravensbrück, mais aussi, preuve de son ouverture d'esprit, à l'UNADIF et à la FNDIRP.

« ... j'ai participé à un pèlerinage pour le 50^{ème} anniversaire de la libération des camps à Ravensbrück ; il ne reste plus grand-chose puisque Ravensbrück a été

pendant quelques temps camp des soldats russes d'occupation parce que Ravensbrück était en Allemagne de l'Est. Même chose à Zwodau où il ne reste rien. Le camp a disparu. Je pense que les Tchèques étaient tellement honteux de ce qui s'était passé sur leur territoire qu'ils ont essayé de faire disparaître les souvenirs. Mais il reste un monument aux morts de Zwodau ».

- En milieu scolaire : « Je me suis naturellement intéressée aux efforts que font les enseignants, notamment les plus jeunes, en ce qui concerne la mémoire ». A propos des conférences qu'elle a données en lycée comme en collège dans le cadre du concours national de la résistance et de la déportation : « ... et là, je suis touchée par l'intérêt que présentent les jeunes quand on leur parle de certaines choses que nous avons vécues ».

En quelques 50 minutes, Mathilde Brini raconte son « expérience de la guerre et de la déportation » et évoque « les questions de mémoire » en s'en tenant essentiellement aux faits. Ce n'est qu'en terminant ce témoignage qu'elle affirme, avec simplicité et force, son sens profond du respect humain et de la solidarité.

« En ce qui concerne les objets que j'ai ramenés, un certain nombre de petites choses volées, le fil de cuivre, cela peut servir à faire des petits objets, des petits bijoux en quelque sorte ; j'ai fait un certain nombre de croix de Lorraine, c'était des cadeaux d'anniversaire pour les copines... si j'avais été prise, j'aurais été battue, certainement... ceci, c'est le côté humain qu'on a pu maintenir durant toute cette période parce que le grand « hic » c'était de rester humain et de garder, avec les camarades, des relations humaines : les soutenir, les aider, les faire sourire et parfois chanter : nous avons chanté la Marseillaise un 14 juillet dans une tranchée qu'on nous faisait faire et les SS qui ne savaient pas ce que c'était, on trouvé qu'on chantait bien... ».

QUAND SIEMENS RECRUTAIT DES ESCLAVES... BAYER DEMANDAIT DES COBAYES.

- "Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir mettre à notre disposition plusieurs femmes en vue d'expériences que nous avons l'intention d'effectuer avec un nouveau narcotique..."
- "Nous accusons réception de votre réponse. Le prix de 200 marks par femme nous paraît néanmoins exagéré. Nous n'offrons pas plus que 170 marks par tête. Nous avons besoin de 150 femmes."
- "Nous avons reçu l'envoi de 150 femmes. Nous vous informerons du cours des expériences."
- "Les expériences sont faites. Toutes les personnes sont mortes. Nous nous adresserons prochainement à vous pour un nouvel envoi."

Correspondance échangée par la firme Bayer avec le commandant du camp d'Auschwitz.

Les morceaux choisis de Françoise Schwartz-Metz



Eloge du Professeur Bernard Metz (1920-2009)
par des couleurs et des sons, agréables à l'œil et à l'oreille.

L'écusson rouge et jaune, emblème du maquis de la Brigade Alsace-Lorraine, accompagné du bruitage répété « SWITCH » venant de l'expression « to switch on the light », évoquera les actions du NON de la Résistance, NON joint à la lumière de la perspicacité nouant des contacts et liens entre les êtres.

Résister a toujours à voir avec des menaces pesant sur la vie, provenant soit des conditions naturelles, soit de conventions sociales ou d'interdits incontournables... Résister revient aussi à récolter des informations, méthodiquement, au sujet des personnes et des circonstances, en inscrivant en sa mémoire autant de détails que possible, en déployant d'extrêmes précautions en vue d'un prompt retrait, du maintien, même provisoire, des positions de repli, des magasins de réserve. Résister déploie un art du « passe », de la clef passe-partout ou des mots de passe. Savoir ce que l'interdit de parler veut dire, c'est transmettre, en situation de danger permanent des mises en garde ou d'utiles avertissements, l'accès à des cachettes, à l'aide du langage d'action ou de la « langue des hommes ».

Semblable à un bon ange, l'agent de liaison – son goût de la marche à pied venait peut-être de cette époque – apparaît et disparaît ; à peine avait-il communiqué à la personne pressentie qui l'attendait, son message, ses billets neufs ou des papiers contrefaits, qu'il avait déjà disparu dans le train suivant... Ainsi, ce dont il s'étonnait toujours, sa vie fut-elle sauvée ainsi que celle de nombre de ses camarades !

Lors de la commémoration du repli de l'Université de Strasbourg à Clermont-Ferrand en 1943, Georges Canguilhem se demandait au nom de quoi, les hommes et les femmes des mouvements de résistance avaient agi. Le passé,

nécessairement mais diversement, se substituait à l'hostilité des conditions présentes pour nourrir le rêve et la foi... Certains en appelaient à Vercingétorix, d'autres aux dieux d'Angkor, et quelques uns à la Foi chrétienne...

Une fleur de nénuphar, violet et vert émeraude, aux pétales s'ouvrant et se refermant doucement, rythmées du son « PLATSCH ! », une onomatopée, pourra illustrer un savoir véritablement encyclopédique, bien au-delà des seules sciences médicales, ne cessant d'alimenter ses savants et érudits discours, épatant son auditoire de longs récits démonstratifs, pleins d'arguments.

Sa patience d'expérimentateur en physiologie appliquée, sa spécialité à la Faculté de Médecine, a livré une science nouvelle dans les années 1950 à 1970. Ses collaborateurs et thésards lui furent toujours reconnaissants de leur avoir appris quelque chose par un raisonnement sur des observations lors d'une « expérience pour voir », au Laboratoire, à la façon du fondateur franc-comtois de la médecine expérimentale, Claude Bernard.

L'ergonomie (en grec ergon, le travail et nomos, la loi, les règles) exploitait cette évidence intuitive de la plus innovante modernité technologique qu'une tâche ne pouvait s'effectuer sans son mode opératoire, influant sur les conditions et l'ordonnement de chaque poste de travail sur machine.

L'autre face de la physiologie de l'homme au travail était la psychologie de la vigilance, du stress et de la fatigue, dont les conclusions, afin que le travail ne se retournât point contre le travailleur, ont été diffusées auprès des responsables syndicaux de la SNCF et des grandes industries en Allemagne, au Luxembourg, en Grande-Bretagne et en France...

Aussi l'organisateur et responsable des Congrès de langue française, longuement préparés, à l'invitation surtout des grands pays de l'Est, portait-il sans relâche cette mission, gouvernementale et européenne à un niveau international.

Des liasses de feuilles orange et rose, soutenues par les accents d'un violon ALTO, évoqueront le temps passé par l'administrateur des biens familiaux ou publics, à la rédaction de ses missives où il excellait depuis les premiers temps de son éducation maternelle. Pas un jour de son existence ne se terminait sans que ses lettres, en réponse aux soucis, aux demandes des personnes qui lui faisaient confiance, ne soient prêtes à être postées !

Atteint d'une dégénérescence maculaire liée à l'âge depuis 2005, il rédigeait sa pensée en lignes de lettres capitales en demandant à son lecteur de bien vouloir l'en excuser... De consolation, d'encouragement ou de la gestion du patrimoine immobilisé, ses écrits par la tournure de ses phrases et paragraphes ont visé, au-delà de la pure courtoisie, à dispenser des avis, des conseils, des recommandations, à toucher des amis proches ou lointains, à changer la légende en histoire véridique, bien qu'il restât, refusant de son côté la fascination exercée par André Malraux, sensible aux tentations de la légende dorée.

Revenant toujours, n'ayant jamais élu domicile qu'en Alsace, à maintes reprises sur les lieux de ses souvenirs, il a su élever son héroïsme silencieux à la hauteur de la parole audible et partageable en plaçant pour nous leur image dans sa mémoire, son agrandisseur en vérité ! ■

Françoise Schwartz-Metz
Avril 2010

Directeur de la publication : Marcel Spisser

Coordination : Jean-Paul Gully, Claude Morant

Rédaction :

Marie-Claire Allorent, Annie Cheminat,
Valérie Drechsler, Edmond Fischer, Daniel Froville,
Françoise Metz, Bernard Metz, Michel Morgenthaler,
Ghislaine de la Morvonnais, Marcel Spisser

Réalisation : CÂNDID

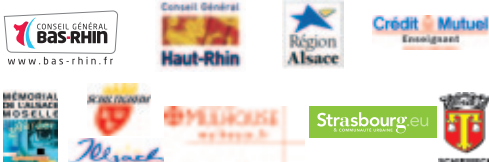
Impression : Ireg / Photos : D.R.
Dépôt légal : novembre 2011

© Tous droits de reproduction réservés.

A M A M

Président Marcel SPISSER
Secrétaire Jean-Paul GULLY
Trésorier Claude MORANT
Tél. 03 88 29 98 15
j-p.gully@orange.fr

L'AMAM est soutenue par :



Appel à adhésion

L'Association des Amis du Mémorial de l'Alsace Moselle (AMAM) a besoin du plus grand nombre, élus, anciens combattants ou témoins, artistes, universitaires, enseignants, acteurs économiques, simples citoyens, pour donner au Mémorial son assise populaire, pour le promouvoir et en faire un lieu de Mémoire régionale, d'histoire générale, de sens et de pédagogie. Plus de 500 adhérents nous ont déjà rejoints !

Adhère à l'AMAM en renvoyant le bulletin ci-dessous à :

AMAM Mémorial de l'Alsace Moselle - allée du Souvenir Français - 67130 Schirmeck

NOM..... PRÉNOM.....

ASSOCIATION ou COMMUNE

ADRESSE.....

CP..... VILLE.....

TÉL..... EMAIL.....

Adhère à l'AMAM et vous envoie la cotisation de €

à le signature

Cotisations : 20€ pour les personnes physiques
20€ pour les établissements scolaires
30€ pour les associations de moins de 200 membres et les communes de moins de 600 habitants
60€ pour les associations de plus de 200 membres et les communes de 601 à 1000 habitants
100€ pour les communes de 1001 à 5000 habitants
200€ pour les communes de 5001 à 10000 habitants
300€ pour les communes de plus de 10000 habitants